

L'ARCHE *Editeur*

Marieluise FLEISSER

Le Poisson des grands fonds

Traduit par
Sylvie MÜLLER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

LE POISSON DES GRANDS FONDS

de
Marieluise FLEISSER
(version de 1972)

Texte français
de
Sylvie Muller

Pièce en quatre actes

PERSONNAGES

LAURENZ

Publiciste

GESINE

Ecrivain

TUTU

Grand chef du Groupe 28

WOLLANK

Manager du Groupe 28

HUTCHEN

Rédacteur

TEDEL

JURKAT

Amis de Laurenz

ERICH

ERWIN

Membres de la Clique Anonyme

et

UN MEMBRE DU PARTI NAZI

SON AMIE

DES SECRETAIRES (DONT MISS ORION)

LA LOGEUSE

d'autres membres de la Clique Anonyme

Une chambre claire. Ce qui frappe, c'est l'ordre maniaque qui y règne. Plusieurs montres. Laurenz, grand, mince, énergique, une bouche rouge dans un visage arrogant, avec quelque chose de méchant. Les mains dans les poches, il fait des exercices de marche d'abord, à petits pas silencieux, puis d'équilibre.

GESINE (*entrant*) - On nous a coupé le gaz.

LAURENZ - Et pourquoi le gaz n'a-t-il pas été payé ?

GESINE - Parce que j'ai payé ta carte de transport à la place.

LAURENZ - Il doit rester de l'argent. Tu as eu une avance de ton éditeur.

GESINE - Il ne reste rien.

LAURENZ - Où est passé l'argent ?

GESINE - Pour commencer, il y a les 198 marks de ton tailleur à Koenigsberg.

LAURENZ - Ça te fait mal, quand tu dois payer de ta poche.

GESINE - Qu'est-ce qu'on ne paye pas de ma poche ?

LAURENZ - Cet homme avait des difficultés financières. Je lui dois cet argent depuis près d'un an. Cet homme a été plus que correct avec moi et de toute façon, il fallait le payer, si je veux me faire faire mes deux costumes d'hiver.

GESINE - Ne t'en fais faire qu'un, si tu n'as pas assez pour deux.

LAURENZ - Tu essayes encore de me changer. A chaque fois qu'un costume est usé, il est remplacé par deux nouveaux. C'est un principe chez moi.

GESINE - Plus ta part de loyer pour un mois et demi.

LAURENZ - Qu'est-ce qui te prend de parler comme ça ? Je suis au courant de cette somme.

GESINE - Ma part à moi n'a pas encore été payé. Et c'est mon propre argent.

LAURENZ - Tu presses de nouveau. On paye mon loyer parce que je veux rester ici plus longtemps que toi, le tien, on ne le paye pas parce que tu ne t'installes pas chez les gens.

GESINE - Je ne peux pas faire ça, quand je sais qu'ils ont besoin de notre argent. Je préfère encore ne pas manger.

LAURENZ - Une fois de plus, tu veux forcer le destin.

GESINE - Je vais payer 40 marks d'acompte pour prouver notre bonne foi.

LAURENZ - On ne va rien prouver du tout. *(Il prend l'argent, lui laissant un seul billet)*. Ça, ça paye le gaz et le reste, je le mets de côté. Tu as toujours peur d'aller trop loin avec les étrangers. Tu préfères aller trop loin avec moi. Tu ne fais vraiment rien pour moi.

GESINE - Je t'ai sacrifié toutes mes économies. Notre argent file comme de l'eau. Je m'en sortirai vraiment mieux sans toi.

LAURENZ - Ne me reproche pas de dépenser ton argent. Pour ces choses-là, j'ai l'oreille extraordinairement fine.

GESINE - Ce n'est tout simplement pas vrai que je ne fais rien. Tu n'as aucune reconnaissance. Pour toi tout va de soi. Ça fait des mois que ça dure. On a toujours une facture de retard. Il en arrive toujours d'autres, que tu as signées et qu'il faut payer, et c'est toujours moi qui paye.

LAURENZ - Une femme amoureuse réussit à tout faire. Tu n'as qu'à t'arranger.

GESINE - Plus je m'arrange, moins tu as de mal à dépenser. Il n'y a pas moyen, je n'arrive plus à organiser un budget. Tu bouleverses tout. Tu es déjà en train de calculer combien tu pourras me prendre le mois prochain. Il ne me reste rien pour mes propres besoins.

LAURENZ - C'est comme ça quand on choisit un homme tel que moi. Il faut bien que l'argent vienne de quelque part.

GESINE - Et pourquoi tu ne le prends pas sur le fixe de ton journal ?

LAURENZ - Pas question de toucher à cet argent.

GESINE - Oui, parce que tu l'envoies chaque mois à ta famille.

LAURENZ - Cet argent n'est pas une tentation pour moi. Je suis intraitable là-dessus.

GESINE - Ecris-leur que ça ne peut plus durer.

LAURENZ - Mais qu'est-ce qu'ils vont faire si l'argent n'arrive pas ? Ils ne s'en sortent déjà pas comme ça. Ils m'écrivent sans arrêt. Me pressent. M'en demandent toujours plus. Quand je leur donne le petit doigt, ils me prennent toute la main. Je ne peux pas respirer.

GESINE - Et qui est-ce qui paye les pots cassés ? Moi. Il faut que tu admettes que je ne peux pas te nourrir simplement pour que tu puisses nourrir ta famille. Je ne peux pas vivre comme ça.

LAURENZ - Tu te butes.

GESINE - On n'est même pas dans nos meubles. On n'a même pas un vrai logement. J'en ai jusque-là, de la misère meublée. Tes parents ont leur propre logement. Quatre pièces pour deux.

LAURENZ - Ils ont toujours vécu comme ça.

GESINE - Et c'est pour ça qu'on doit dormir et travailler dans une seule chambre meublée. On n'arrivera jamais à se marier. On n'arrivera jamais à se tirer de cette situation. Tu nous fais du tort, à toi et à moi.

LAURENZ - Je ferais du tort à mes parents, si je t'épousais. Je suis soutien de famille.

GESINE - Le soutien de famille, c'est ton beau-père.

LAURENZ - Tu sais bien qu'ils sont séparés, et qu'il ne paye pas ce qu'il doit.

GESINE - On doit pouvoir le retrouver.

LAURENZ - Il ne répond pas aux convocations.

GESINE - Tu ne vois pas que ton beau-père attend tranquillement que ce soit toi qui donnes l'argent ?

LAURENZ- Ce n'est pas une raison pour que ma mère en fasse les frais.

GESINE - Ce n'est pas ta mère. Ils t'ont adopté.

LAURENZ - Justement. Tu ne sais pas ce que c'est que de s'asseoir à une table étrangère. Je ne suis pas leur vrai enfant. C'est comme une blessure.

GESINE - Loge-les plus modestement.

LAURENZ - Encore faudrait-il qu'elle accepte ! Elle dit qu'elle ne peut pas vivre comme ça. Elle dit qu'il lui faut quatre pièces pour aller et venir. Très bien, on fera comme elle veut.

GESINE - Je trouve ça exagéré.

LAURENZ - Je suis correct, c'est comme ça.

GESINE - Pour être correct avec eux, tu me pousses dans mes derniers retranchements.

LAURENZ - Je suis profondément désolé qu'il n'y ait pas d'autres moyens pour y arriver. Intérieurement, je suis hypersensible. Mais je ne peux rien y changer. Il y va de mon honneur.

GESINE - Quand il s'agit de moi il n'est plus question d'honneur.

LAURENZ - C'est autre chose. Mes souffrances sont tes souffrances. Nous sommes une seule et même chair.

GESINE - Et moi, je ne suis pas un être humain avec des sentiments ? Tu donneras toujours raison aux étrangers ?

LAURENZ - Tu n'oublieras donc jamais que c'est ton argent ! Ah, chasser d'un souffle tout cela de ton visage ! (*conjuraton.*) Tu n'auras pas de volonté. Tu ne seras plus toi-même. Je veux t'absorber entièrement.

GESINE - Tu as les yeux d'un ange déchu.

LAURENZ - Tu dois m'être soumise et moi, je dois t'être soumis.

GESINE - Toi tu ne seras jamais soumis. Pas toi.

LAURENZ - Je le suis à ma façon. Je ramène tout à toi. Quand il pleut dehors, c'est de ta faute. Quand j'ai oublié quelque chose, tu aurais pu m'y faire penser. C'est ma façon à moi d'être lié à toi. Quand je suis en colère, c'est à toi de supporter ma colère. Sinon, je n'arrive pas à m'en débarrasser. C'est ainsi que je te suis soumis : tu es la cause de tout ce qui se met en travers de mon chemin. Ça a tes yeux quand ça me gêne, et je peux le torturer à travers toi. Quand Monsieur

Y ne publie pas mon article, je ne peux rien faire contre Monsieur Y. Mais à toi, je peux te faire quelque chose.

GESINE - Tu es terrible.

LAURENZ - Qui a dit que ce serait facile. Tu es là pour me libérer.

GESINE - Hier, dans le métro quand tu as été méchant, j'ai entendu quelqu'un dire : "Mais pourquoi reste-t-elle avec lui".

LAURENZ - Pas de ça, ma chère. Tu ne t'en tireras pas comme ça. C'est toi qui t'es fiancée à moi. C'est toi qui dois en assumer les conséquences. Je ne réagis pas aux bassesses. Je t'ai mise en garde contre moi.

GESINE - Comme tu m'as mise en garde, tu te sens dégagé de toute responsabilité et plus rien ne t'arrête. Ce n'est pas fair play.

LAURENZ - Tu aimerais bien t'en aller. Mais ce n'est pas aussi simple. Car je ne te laisserai pas faire.

GESINE - Pour l'instant, je ne peux pas encore.

LAURENZ - J'entends ta pensée la plus balbutiante. Mais il est trop tard. Dès la première seconde, il a été trop tard. Tu t'es livrée à moi dès la première seconde et je me suis emparé de toi. Je défends ma proie. Je te cernerai si étroitement que tu seras condamnée à rester auprès de moi. Toujours, toujours, toujours. Pareil au tic-tac d'une montre. Tu ne me connais pas.

GESINE - Tu as les yeux d'un ange déchu. Ton regard est perçant.

LAURENZ - Je vau plus que toi. Toujours, toujours, toujours. Pareil au tic-tac d'une montre.

GESINE - Tu as les oreilles pointues et décollées comme celle d'un lynx. Tu as les oreilles d'un criminel. Je vois tout et je ne peux rien faire , je ne sais pas pourquoi.

LAURENZ - Je veux distiller l'amertume dans l'amour, toujours, toujours, toujours.

GESINE - Tu ne pourrais pas torturer les gens, si tu n'étais pas si beau.

LAURENZ - " En arrivant parmi les hommes, je suis tombé parmi les brigands". Vous voulez tous me changer. Vous voulez tous me dérober à moi-même. Mes yeux voient jusqu'à des profondeurs pour lesquelles vous êtes aveugles. Mes pores subissent une pression que vous ne sentez pas. Vous ne pouvez pas vous immiscer dans mes lois. Je suis un poisson des grands fonds.

GESINE - Tu es intraitable jusqu'à la cruauté. Rien ne peut te changer, rien ne peut te toucher.

LAURENZ - Pourquoi réfléchis-tu sur moi ? Ne réfléchis pas, apprends à vivre auprès de moi. Tu dois courir au moindre de mes gestes. Je sais que d'une certaine façon, je suis fou. Tu dois arriver à faire contrepoids. L'un des deux doit servir de contrepoids. Moi, je ne peux pas. Je suis intraitable. Toi, tu peux tout. Je sais que tu peux tout. Il faut qu'on s'occupe du petit garçon. Le petit garçon est tout blessé à l'intérieur.

GESINE - Il y a des lumières qui dansent dans tes yeux.

LAURENZ - On veut prendre ses lumières au petit garçon.

GESINE - Il n'y a que moi qui n'aie pas de lumières. Je suis pesante.

LAURENZ - J'inventerai des lumières pour tes yeux. Ce n'est pas une raison pour me quitter. Tu ne savais pas que j'étais magicien ?

GESINE - Et l'instant d'après, c'est un enfant.

LAURENZ - Mes textes sont-ils chez le relieur ?

GESINE - Tu ne peux pas les faire relier plus tard ?

LAURENZ - (*s'emportant*) Il nous reste de l'argent.
Tant qu'on en a, on en dépense et autant qu'il faut.

GESINE - Alors on se retrouvera bientôt au bord du gouffre.

LAURENZ - Tu presses de nouveau.

GESINE - Je calcule, Laurenz. Je ne peux pas faire comme toi. Je suis une nature prévoyante. Quand une chose n'est pas possible, eh bien, je fais un effort. Je sais renoncer à quelque chose.

LAURENZ - Si je faisais comme toi, je vivrais tout le temps dans le renoncement. De l'argent, on en trouvera quand il faudra. Il arrivera bien quelque chose. Ce ne sera pas la première fois que j'appellerai le ciel à la rescousse.

GESINE - Alors vas-y.

LAURENZ - Ne me fais pas sortir de mes gonds !

GESINE - C'est ton insouciance qui provoque tous nos conflits.

LAURENZ - On va faire comme j'ai toujours fait. Il suffit de provoquer le destin. Tu dois me faire confiance. Evidemment, ça ne peut pas marcher, si j'ai quelqu'un qui doute à côté de moi. C'est toi qui me rends faible, c'est toi qui attires les difficultés.

GESINE - Il faut tout le temps que je sois au bord du précipice.

LAURENZ - Je ne regarde ni à droite ni à gauche, je vais toujours tout droit. Je vis ainsi, comme égaré et marqué par la chance. Les choses me tombent du ciel, j'ai les mains pleines. Les tiennes sont toujours vides.

GESINE - Mon monde est le monde de l'expérience, et des faits, celui du possible.

LAURENZ - Un monde accablé d'où ne sortira jamais le grand bond. J'aime les bonds. Je n'expérimente pas, j'ai de l'instinct. Je ne pense pas, mes pensées sont des actes.

GESINE - Tu es imprévisible.

LAURENZ - Et toi, tu es ma perte.

GESINE - Si j'en étais sûre, je te quitterais.

LAURENZ - Tu ne me quitteras pas ! Mais je ne permettrai pas que tu me prennes pour un tyran. Moi aussi, j'ai ma part à porter. (*D'un ton coupant.*) As-tu oublié que notre liaison a été très mal accueillie. Tu es devenue un danger pour moi. Qu'as-tu à m'offrir en échange ?

GESINE - Mais on le savait avant. Tu es injuste.

LAURENZ - Est-ce que ça me blesse moins parce que je le savais ?

GESINE - Moi aussi, je suis attaquée. Tu ne parles que de toi. Tu ne vois les choses que de ton côté. Tu ne vois d'ailleurs que toi.

LAURENZ - Ils nous le feront chèrement payer, qu'on ne soit pas dans le même camp. Je te le dis, tes journaux ne te laisseront pas tranquille. Ils veulent nous séparer. Avec les miens, il n'y a pas de risque. Je connais mes journaux. (*On entend le courrier tomber dans la boîte aux lettres.*)

GESINE - Le courrier. (*Elle va le chercher*). Une lettre pour toi, réexpédiée de Suède.

LAURENZ - Je sais ce qu'il y a dedans, je n'ai pas besoin de l'ouvrir. Les "Nouvelles de Koenigsberg" me réclament mon article. (*Il lit puis chiffonne la lettre*). Les "Nouvelles de Koenigsberg" me renvoient mon article et se passeront désormais de ma collaboration.

GESINE - Ils justifient ça comment ?

LAURENZ - Pas du tout. J'ai travaillé des années durant pour ce journal, ça ne peut pas venir de mon travail. J'ai toujours réussi à placer mes articles.

GESINE - Ça commence. Et ça vient de ton camp.

LAURENZ - Alors c'était ça. C'est ça que tu voulais obtenir. Tu veux que je crève de faim.

GESINE - Laurenz !

LAURENZ- Je me suis engagé jusqu'à la dernière fibre pour toi. Je me laisse maltraiter pour toi. Et voilà le remerciement.

GESINE- Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?

LAURENZ - Avant nos fiançailles, ça ne m'était jamais arrivé. La seule explication, c'est toi. Tais-toi. Va près du poêle. Et ne bouge plus. Voilà. Ça y est. J'en ai assez... Est-ce que je dois renoncer à ce que j'ai mis des années à obtenir ? Et pour quoi faire, pour que je reste à la traîne derrière toi ? A quoi ça me servirait. Tu vois bien qu'aucun de tes amis ne lève le petit doigt pour moi. Là-dessus, tu n'as aucun pouvoir. En revanche, mes propres amis commencent à se méfier de moi, là, tu as du pouvoir. Et après, tu t'apitoies. Inutile de t'apitoyer

sur toi-même. Fais une fin, si tu as pitié de toi-même pends-toi, jette-toi à l'eau !
Ça en fera une de moins.

GESINE - Il y a des gens en dessous.

LAURENZ - Je n'aurais pas le droit de faire une scène chez moi ? C'est moi qui crie, pas toi. On ne t'entend pas. Pourquoi on dirait du mal de toi ? Je veux bien tout prendre sur moi. Je veux bien passer pour une brute. Mais tu pourrais te demander d'où ça vient. Tu m'as coûté 70% de ma santé ces derniers mois. Parce que mes amis me tournent le dos depuis que je suis avec toi. J'espère que c'est clair pour toi. On ne sortira plus des drames.

GESINE - Ça ne changera plus.

LAURENZ - Tu ne fais rien pour.

GESINE - Si, Laurenz, je fais tout pour.

LAURENZ - Une autre femme s'adapterait.

GESINE - Tu ne peux quand même pas me prendre tout mon être.

LAURENZ - Il faut que tu te règles sur moi.

GESINE - Ça ne marche pas comme tu l'imagines. Tu n'es pas comme les autres.

LAURENZ - Justement, tout est là. Je ne suis pas comme les autres. C'est ce qui me fragilise. Et toi, tu me menaces avec le docteur.

GESINE - Moi aussi, je devrais aller chez le médecin. Je ne menace personne. Je devrais. Mais on n'a jamais d'argent pour ce genre de choses.

LAURENZ - Place-moi devant le fait accompli. File avec l'argent. Va le lui porter. Oublie les dépenses urgentes que j'aies. Surtout ne t'inquiète pas pour ça.

GESINE- Je voudrais t'y voir.

LAURENZ - Evidemment que je deviens violent. Mais tu ne vas pas te briser dès que je te touche. Tu ne vas pas te jeter par la fenêtre dès que je ne t'adresse plus la parole.

GESINE - Au fond de lui-même, il est aveugle.

LAURENZ - Qui est aveugle au fond de lui-même ? Toi, oui. Si je pouvais te retourner de fond en comble. Si je pouvais t'arracher à ta réserve, t'empêcher de rester là à tout ravalier, sans jamais sortir de toi-même. Ton regard qu'on ne peut pas fixer ! Jusqu'où fuira-t-il ? A-t-il toujours plus loin où aller ? Ce que tu es, et ce que tu seras, remets-le entre mes mains. Regarde-moi. (*Ils se regardent. Gésine n'y tient pas*). Tu vois. Ton regard n'a pas de force. Je vauX plus que toi.

GESINE - C'est ce qui me fait tenir même dans les moments les plus fous. Uniquement ça. Parce que je veux y croire.

LAURENZ - Quelle espèce d'être es-tu donc ? Qu'est-ce qu'on t'a fait ? Je me donne du mal, pourtant. Tu sais bien qu'auprès de moi tu peux faire ce que tu veux. Tu dois simplement avoir le courage d'être toi-même.

GESINE - Je suis si pesante.

LAURENZ - Tu as un visage singulier. Le nez ne m'intéresse pas. Mais la bouche qui s'ouvre brusquement vers les commissures, et ces yeux un peu globuleux. Oui, c'est écrit là que tu es cruelle. Pourquoi ne le montres-tu pas ?

GESINE - Je ne peux pas. Tu es trop délicat. Ta peau est translucide comme une paupière.

LAURENZ - Tu as le droit d'être cruelle auprès de moi... Je vais dénouer ces complexes.

GESINE - Les uns, tu les dénoues et les autres, tu les créés.

LAURENZ - C'est ça la vie en commun. Que tu ne saches dire ni oui ni non. Que tu ne saches ni commander ni rien exiger. Que je doive tout faire. Je m'énerve rien qu'à voir comment tu te laisses exploiter.

GESINE - Avec moi, les choses ne vont pas si vite.

LAURENZ - Tu n'ouvres jamais la bouche. Ton regard est lent. Chez toi, rien n'est spontané. Tout travaille dans les profondeurs. Tu n'es pas aussi passive qu'on le croit. Tes remarques après coup le prouvent. Tu n'oublies rien.

GESINE - Je ne sais pas me défendre autrement.

LAURENZ - C'est ça l'origine, la race. Vous êtes comme ça, par chez toi, c'est connu. Mais je vais te caresser les reins pour que tu comprennes ta douleur a priori. Tu peux me faire confiance. Avec moi, tu es sûre d'apprendre.

GESINE - Je veux apprendre.

LAURENZ - Tu vas me laisser te faire ce que je veux, et ne jamais douter de moi ?

GESINE - Je veux bien essayer.

LAURENZ - Bien, maintenant dis-moi ce qui te pose problème... Tu vois qu'on peut parler raisonnablement avec moi.

GESINE - D'abord que je ne sache pas ce qui t'énerve dans mes phrases.

LAURENZ - Tu n'es pas psychologue, voilà tout.

GESINE - D'autres ne le savent pas non plus.

LAURENZ - Oui, je suis indéchiffrable.

GESINE - Tu es si imprévisible. Tu réagis toujours autrement.

LAURENZ - C'est ça ma force, personne ne peut m'évaluer. Estime-toi heureuse d'avoir un homme tel que moi. Tout au long de ta vie, tu vas pouvoir pénétrer en moi comme dans une forêt où tu te perdras. C'est promis. Je serai toujours nouveau pour toi.

GESINE - Si seulement c'était vrai.

LAURENZ - Des disputes, il y en aura toujours. Mais avec moi, on peut parler après. Regarde, ne parlons-nous pas bien gentiment ensemble... Je vais te rassembler sous ma houlette. Assieds-toi et écris. Assieds-toi et écris. Dépêche-toi ! Tu aurais déjà dû avoir écrit la première phrase.

Elle ne répondra pas aux questions par des questions.

Elle répondra instantanément quand on l'interroge.

Elle ne cherchera pas à penser les pensées de Laurenz.

Elle ne majorera pas les petites choses et ne minorera pas les grandes pour se préserver elle-même.

Elle n'interrompra pas les phrases de Laurenz par des discours enflammés.

Elle saura et se taire et parler à bon escient, aimer Laurenz, et être bonne pour lui-même quand il se hérise. "

Tu reliras ça souvent, compris. Sinon je te ferai mordre par mes onze pingouins. (*Il s'anime tout d'un coup*). Ça lui a fait du bien au petit garçon. Et si je criais très fort, là, tout de suite ?

GESINE - Crie.

LAURENZ - Ne parle pas si vite. Quand je crie, les murs s'effondrent. Et si j'allais me percher sur l'armoire pour te jeter de là-haut un regard mortellement sérieux ? Je vais faire ça.

GESINE - Tu es un drôle d'oiseau.

LAURENZ - Bon, alors je vais régler son compte à mon journal. Je veux savoir pourquoi ces gaillards ne publient pas mes articles. A quoi bon me payer un fixe, s'ils ne se servent pas de mon travail ? Ça porte atteinte à ma réputation.

GESINE - Ils doivent manquer de place.

LAURENZ - Ça fait six semaines qu'ils en manquent. Ce n'est pas normal. Mais cette fois, je ne me contenterai pas de leurs excuses. Cette fois-ci, je vais directement à l'imprimerie.

Il sort.

LA LOGEUSE - Ça ne va pas Mademoiselle, vous ne pouvez pas laisser crier votre Monsieur comme ça. Le locataire du dessous a demandé que mon mari m'engueule moins fort et je peux prouver que mon mari n'était même pas à la maison.

GESINE - Mon fiancé est nerveusement à bout ces derniers temps.

LA LOGEUSE - Mon mari aussi est nerveusement à bout ces derniers temps. Et il ne m'engueule tout de même pas. Vous me faites pitié, Mademoiselle, vous m'avez toujours fait pitié. Il n'est pas facile, hein, votre fiancé. (*Elle attend. Gésine garde le silence.*) Si vous pensez que ça va s'arranger simplement parce que vous vous taisez, je ne vais pas insister. Je vais encaisser mon loyer et m'en aller. On est le 7 aujourd'hui.

GESINE - Je suis désolée, mais il va falloir attendre encore quelques jours. Mon argent n'est pas arrivé.

LA LOGEUSE - Ce n'est pas possible, Mademoiselle. J'ai de mes yeux vu passer le facteur. Vous voulez sans doute vous moquer de moi, Mademoiselle ? Je suis prioritaire.

GESINE - J'ai dû dépenser l'argent pour autre chose. Mais je vais en recevoir de nouveau.

LA LOGEUSE - Alors, c'est comme ça que vous êtes ? L'argent qui me revient, vous le donnez au Monsieur ? Il se fait payer, en plus ? Je commence à comprendre pourquoi ce Monsieur vous engueule.

GESINE - Vous n'avez rien compris du tout. Ce n'est pas parce qu'on est un peu serrés qu'on n'est pas des gens convenables. Je vous prierais de quitter ma chambre.

LA LOGEUSE - Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous. Surtout si vous êtes en retard pour le loyer. Cette chambre est à moi, et elle le restera. Mais je récupérerai mon argent. J'en ai eu des plus coriaces que vous. *(Elle se précipite sur l'armoire pour retirer la clef)*. Tant que je n'ai pas mon loyer, vous n'aurez pas vos habits. D'abord l'argent, ensuite la clef.

GESINE - Vous n'avez pas le droit de faire ça.

LA LOGEUSE - Eh bien, je me le prends.

GESINE - Je ne peux pas rester dans cette chambre. Je déménage le 1er.

LA LOGEUSE - Déménagez ! Déménagez ! Et voilà, ça recommence ! Plus jamais je ne prendrai une dame !

Elle sort.

Un peu plus tard.

LAURENZ (*entre*) -Personne n'y comprend rien, à l'imprimerie. Deux de mes articles sont au marbre depuis trois semaines, mais on ne les publie pas.

GESINE - On ne va pas jusqu'au marbre, quand on ne veut pas d'un article.

LAURENZ - Merci, je ne suis pas débile. C'est donc bien après qu'il s'est passé quelque chose.

GESINE - Si j'étais toi, j'irais à la rédaction.

LAURENZ - Ces gens-là ne se laissent pas coincer. Ils ne répondront ni par oui ni par non. Ils ne publieront pas mes articles mais sans les mettre à disposition pour d'autres journaux. En tête-à-tête, ils sont extrêmement compréhensifs. Mais chacun se protège derrière son voisin, et tous ensemble, ils forment une muraille.

GESINE - Ils veulent te dégoûter.

LAURENZ - Voilà l'avenir que tu m'offres. Voilà, jusqu'où on peut aller ensemble.

GESINE - J'ai toujours voulu attendre que tu aies réussi. Mais non, il a fallu que tu précipites les choses.

LAURENZ - Pas de leçons !

GESINE - On savait bien que ça ferait des vagues, dès que notre liaison serait connue. Les deux camps se sentent brusqués.

LAURENZ - Je voulais les réveiller en fanfare. Je veux des positions tranchées. On doit pouvoir compter ses amis et ses ennemis.

GESINE - Eh bien alors ne te plains pas.

LAURENZ - On ne peut pas éternellement refuser le combat. Autant y aller tout de suite.

LA VOIX DE LA LOGEUSE - Téléphone !

Gésine sort prendre le message.

GESINE - Ta logeuse.

Un coursier va t'apporter une lettre.

LAURENZ - Stop. Qu'est-ce qui te frappe dans la chambre ?

GESINE - Je ne vois pas.

LAURENZ - Fine comme un mammouth... Tu ne vois pas. *(Il va vers elle)*. Parce que tu ne veux pas voir. Mais tu finiras par voir. Crois-moi. Ce que tu ne veux pas voir finira par hurler en toi. Quand il sera trop tard, tu voudras tout bien faire. La lumière se fera d'un coup. Ton cerveau fonctionnera soudain merveilleusement bien.

GESINE - Les chaises sont à leur place au centimètre près. Elles ont le bon angle aussi. Les rideaux ne pendent pas de travers. Les clefs sont retirées. Le courrier est dans la corbeille. Les tableaux, je n'y ai pas touché. Et puis, je ne peux pas penser à tout.

LAURENZ - Pense à tes montres, avant de penser à toi. Tes montres sont arrêtées.

GESINE - Ce n'est pas un grand malheur.

LAURENZ - Tu crois que j'ai mis toutes ces montres dans la chambre pour que tu ne les remontes pas ? En oubliant ces montres, c'est moi que tu oublies. Comment ne m'arriverait-il pas malheur, si je te suis indifférent !

GESINE - Ne me torture pas.

LAURENZ - Il faut que j'entende courir le temps, sinon je ne suis pas tranquille. Moi, on ne me volera pas mon temps. Je le mesure, moi... En punition, plus question pour toi de toucher aux montres. C'est moi qui vais m'en occuper. Tu n'as pas l'air de savoir que les montres sont vivantes. (*Il remonte les réveils les uns après les autres, puis secoue un gros réveil démodé et l'écoute*). Cette montre est malade. Cette montre est légèrement indisposée. Je la connais. Il faut qu'elle passe une nuit sur le ventre, et elle ira mieux. Cette montre est comme une femme. Elle veut être sûre qu'on s'occupe d'elle.

On sonne.

Laurenz signe un billet, prend une lettre qu'il ouvre.

LAURENZ - On n'a jamais fini d'apprendre.

GESINE - C'est grave ?

Il lit longuement la lettre.

LAURENZ - Tu te rappelles, lors de notre voyage en Scandinavie, cette petite scène que j'ai eue à notre légation du Danemark. Deux messieurs de la légation se sont plaints auprès des Affaires Étrangères. Le ministère a transmis la plainte à l'Union des Journalistes et ils exigent de moi des explications circonstanciées.

GESINE - Simplement parce qu'on n'avait plus d'argent ?

LAURENZ - On veut faire passer pour une escroquerie le fait que j'aie essayé d'emprunter de quoi traverser un état étranger et que j'aie donné ma carte de presse en caution.

GESINE - Tu n'aurais pas dû les engueuler. Ces messieurs l'ont mal pris que tu les aies engueulés.

LAURENZ - Quand on me dit clairement les choses, je n'ai pas besoin d'engueuler les gens. Dans ces cas-là, je m'adapte.

GESINE - Tu sors tout de suite de tes gonds.

LAURENZ - Le matin, ils me promettent l'argent et à quatre heures de l'après-midi, ils me le refusent, alors que je suis coincé dans une ville étrangère... comment ne pas sortir de ses gonds ?

GESINE - De qui est venu l'argent, finalement ?

LAURENZ - D'un étranger qui m'a fait confiance par la suite. Mes compatriotes ne m'ont pas fait confiance. La plainte est datée de l'après-midi même où j'y étais. Ces messieurs étaient pressés.

GESINE - Ce genre de choses nous arrivera toujours.

LAURENZ - Évidemment, je me suis laissé emporter. Mais ce n'est pas une raison pour retirer ses moyens d'existence à un homme qu'on n'a jamais vu. Et c'est bien de cela qu'il s'agit. Ils me prennent à la gorge.

GESINE - Je ne comprends pas.

LAURENZ - Ils prétendent que je les ai menacés. J'aimerais bien savoir pourquoi le monde entier a cette idée fixe que je le menace.

GESINE - C'est que ça ne doit pas être une idée fixe.

LAURENZ - Je ne vais pas sortir mon drapeau blanc, quand je sens jusque dans la moelle des os que je dois m'imposer. Je suis fait pour le combat. Les gens essaient d'en faire un défaut. Qu'ils me mettent dans une situation où l'attaque est utile,

et ils verront combien je suis précieux. Mais non, ils préfèrent me saquer. Sous prétexte que j'ai besoin d'aller au fond des choses, je n'ai pas droit au pain.

GESINE - Tu n'es pas commode, évidemment.

LAURENZ - J'espère que tu te rends compte qu'il s'agit là d'une attaque frontale contre mes moyens d'existence. Et à qui la faute ?

GESINE - Pas à moi, quand même ?

LAURENZ - C'est de ta faute parce que tu es auprès de moi. Sans toi, je ne me serais pas énervé comme ça. Lorsque je me retrouve seul dans une situation inextricable, je reste de glace. Je suis immunisé. Mon instinct est infallible, lorsque je suis seul en cause. Mais à chaque fois que je dois faire des choses pour toi, je me retrouve dans des situations impossibles.

GESINE - Tu me mets tout sur le dos.

LAURENZ - Tu verras comment c'est, quand je serais entièrement à ta charge. Plus rien à voir avec maintenant. De toute façon, tout finira par te retomber dessus. Tu devras payer jusqu'à la moindre niaiserie pour moi. Je ne lèverai plus le petit doigt. Je n'écrirai plus que des poèmes parce que j'aime ça, même si ça ne rapporte rien.

GESINE - Tu me menaces de nouveau.

LAURENZ - Devrais-je tout accepter passivement ? Je suis un homme épuisé. Toi seule ne veux pas le reconnaître.

GESINE - Mais je ne suis pas ton ennemie.

LAURENZ - Je verrai bientôt des ennemis partout.

GESINE - Nous sommes tout simplement trop tendus. Nous ne voulons rien de ce qui nous arrive. Nous sommes dépassés.

LAURENZ - Qu'est-ce que j'ai aux yeux ? Je ne vois plus rien tout d'un coup.

GESINE - Ah, je t'en prie !

LAURENZ - Dans le temps, je n'avais rien aux yeux et maintenant, ça revient tout le temps. Mais le médecin l'a dit, ces émotions c'est du poison pour moi. Mes ennemis me donnent du poison. Tu me donnes du poison.

GESINE - Mais qu'est-ce que je dois faire ?

LAURENZ - Tu as appris auprès de moi des mots qui me blessent profondément. J'ai le pouvoir de blesser profondément, je le sais. J'ai toujours trouvé ce qui atteint les gens au plus profond. Tu as l'esprit de répartie, ces derniers temps.

GESINE - On est contraint à l'autodéfense, quand on vit avec toi.

LAURENZ - Tous me donnent du poison. Mais je leur fais face. Ces messieurs aussi pensent qu'ils peuvent me coller n'importe quoi sur le dos, tout simplement parce qu'ils ont plus d'argent que moi. Je ne ramperai pas devant leur ministère. Je ne laisserai pas leur ministère me priver de moyens d'existence. Ils se sont trompés là-dessus. Ces messieurs auront quelques difficultés à prouver ce qu'ils avancent.

GESINE - Je ne sais même pas ce que tu leur as dit.

LAURENZ - (*Reprenant la lettre*) Du point de vue psychologique c'est intéressant que l'Union ait reçu ces plaintes dès l'été, et qu'ils aient attendu aujourd'hui pour entreprendre quelque chose contre moi. Pourquoi pas dès mon retour ? Ça m'a tout l'air d'une machination.

GESINE - Mais qui serait derrière. Tu fantasmes.

LAURENZ - On va leur donner quelque chose à se mettre sous la dent. Assieds-toi et écris : " J'ai bien reçu votre lettre recommandée à laquelle je m'empresse de répondre pour désamorcer les graves et injustes accusations portées contre moi. Qu'il me soit permis de faire remarquer d'abord qu'une carte de presse délivrée par les services de police ne recueille pas toujours le respect qu'elle mérite.

Pour ce qui est des accusations elles-mêmes, je tiens à préciser premièrement, que Monsieur Schmidt contrairement à ces allégations actuelles avait, lors de ma première visite, offert de me prêter 50 couronnes à titre purement privé et collégial. Il est bien évident que si Monsieur Schmidt ne m'avait pas promis cet argent pour seize heures, je ne serais pas retourné à la légation. A la ligne.

Quant à mes propos, selon lesquels les ressortissants de notre pays en voyage à l'étranger sont, contrairement aux Anglais, abandonnés par leur légation, je m'offre à en apporter la preuve, et en attendant je l'appuierai sur les témoignages de ces trois messieurs ; là tu laisses trois lignes, il me faut leurs adresses exactes . Troisièmement, il est inexact que j'ai prétendu appartenir aux ministère des Affaires Étrangères, et je demande à ce que Monsieur Schmidt fournisse la preuve de ses dires.

A la ligne. Il me semble singulier que les messieurs d'une légation n'aient rien de plus urgent à faire que d'établir sur le champ un rapport sur un différend d'ordre privé, sans attendre que l'émotion soit retombée. Formules de politesse, je signerai.

Ma trachée empeste de nouveau. C'était inévitable. Il faut toujours que je paie. Tu entends comme ça siffle ? (*Il halète avec application*). Ça ne partira plus, évidemment.

GESINE - N'y pense pas, tu le fais venir en y pensant.

LAURENZ - Je vais encore avoir le droit de penser à ce qui m'arrive, non ? (*Il dépose délicatement du bout de la langue quelque chose dans son mouchoir*). Évidemment. Petit bout par petit bout, je vais y laisser la vie. Je me déchire mon propre larynx, et on ne peut rien faire contre. Les médecins sont devant une énigme.

GESINE - Ne te surveille pas autant.

LAURENZ - Tout vient des reins. On ne sait pas lequel est la conséquence de l'autre.

GESINE - N'attends pas que ça arrive. On dirait que tu le fais venir.

LAURENZ - Que je l'attende ou que je le fuie, je ne peux pas y échapper. L'un de ces accès me sera fatal. Mais mon travail, ils ne le feront pas disparaître, la moindre trace en sera préservée et réservée pour les temps futurs. Ma postérité est déjà organisée. Je me le dois. Seulement, ils n'auront pas ma tombe. Mon cadavre sera cousu dans un linge et englouti dans la mer.

GESINE - Tu es terrible.

LAURENZ - Non, je suis désarmé, parce que cette maladie est sournoise. Elle rôde autour de moi durant des heures, ou alors elle m'assaille brutalement.

GESINE - Arrête d'en parler. Pense à autre chose.

LAURENZ - Prépare-toi, un jour je ne rentrerai pas, je me serai effondré dans la rue. Je serai à la merci du premier venu. Je n'arriverai pas à me faire comprendre. Je ne verrai pas, je ne parlerai pas, j'entendrai seulement ce que l'on me dit, et je tomberai, je tomberai. L'année dernière, on m'a donné de l'oxygène. Tous ces messieurs qui se plaignent de mon irritabilité ignorent cela.

GESINE - Je ne suis d'aucune aide. J'aimerais tant aider.

LAURENZ - Je suis marqué. Il suffit de voir l'éternelle jeunesse de mon visage. Il y a cinq ans, j'avais exactement la même tête qu'aujourd'hui. Je ne suis pas fait pour le changement. Je sais que je n'ai pas le temps. C'est pour ça que j'exige qu'on ne me fasse plus attendre.

GESINE - Tu parles trop de ta mort.

LAURENZ - Ça vient. Pourquoi la fenêtre n'est-elle pas ouverte ? J'ai besoin d'air. (*Il inspire profondément devant la fenêtre ouverte*). Ne me retiens pas. Je ne veux pas être retenu. Ne t'attache pas à mes pas. Je sais ce que j'ai à faire. (*Soudain capricieux*). Pourquoi la fenêtre est-elle ouverte ? J'ai froid. Pourquoi n'es-tu pas auprès de moi ? Tu vois bien que je tombe. (*Il s'assoit, elle va pour lui donner un coussin*). Je n'ai pas demandé de coussin. Un malade ne veut pas qu'on l'aide. Un malade accepte seulement l'aide qu'il s'est imaginée. Toute aide qui lui vient de l'extérieur le déstabilise. Ne me regarde pas. Je ne veux pas être observé dans cet état. (*Elle détourne les yeux.*) Reste tranquillement assise. Ne me touche pas. Ne grince pas des dents. Contente-toi d'être là. (*Il lui fait un signe de la main qu'elle ne voit pas*). Je t'ai fait un signe et tu ne l'as pas vu. Tu t'en fous que je crève.

GESINE - Tu ne me facilites pas les choses.

LAURENZ - Enlève ces points blancs de devant mes yeux. Tu veux me rendre fou.

GESINE - Voilà, je les enlève.

LAURENZ - C'est bien. Ah, si seulement je pouvais me recroqueviller en toi comme dans une tombe. Pourquoi n'est-ce pas toi, la malade ? Tu sens comme ça te secoue. Tu sens ses tenailles. Voici venir le gros scarabée, qui s'incruste en moi.

GESINE - Ses yeux m'accusent. Je voudrais me faire disparaître de la surface de la terre.

LAURENZ - Même si - je ne suis pas - bon - envers toi - je serai - auprès de toi - chaque jour.

FIN DE L'ACTE I

La chambre de Laurenz. Les montres sont chez lui maintenant.

LAURENZ - Il faut que j'aille en ville. Tu iras à ta lecture avec mes amis, ils passeront te prendre. Et tu reviendras tout de suite après, avec Tedel et Jurkat. Je serai sûrement déjà là.

GESINE - Tu ne viens pas à ma lecture ?

LAURENZ - Si j'y vais et qu'il n'y a pas assez de monde, je ferai un scandale. Autant l'éviter.

GESINE - On a une assiette froide, 18 marks et deux bouteilles de schnaps.

LAURENZ - Ne t'énerve pas. Les gens ne viennent pas pour manger. Le bistrot nous fournit la bière à crédit. Le concierge va se coucher quand ça devient trop bruyant. Tout a été arrangé. Ça se passera bien. Je faisais déjà ce genre de soirée dans le temps, alors que j'avais bien moins d'argent. Les snobs, de toute façon, ne viennent pas chez nous. Tu feras la connaissance d'un rédacteur qui a dit pis que pendre sur toi.

GESINE - Et qui redira pis que pendre sur moi.

LAURENZ - Ce n'est pas une raison pour ne pas vous renifler un peu. Tu verras, vu de près, ce n'est pas un monstre.

GESINE - Je serai à la hauteur de la situation.

LAURENZ - Bien. Finalement, tu es gentille.

GESINE - Pas seulement finalement.

LAURENZ - Tu veux que je te brise comme une noix ? Tu veux que je te fasse mordre par mes onze pingouins ?

GESINE - Ne sois pas si sévère avec ta fille.

LAURENZ - Tu es ma fille. Tu es mon amante, tu es mon tout. Tu sais que ça fait déjà trois mois qu'ils ont lancé cette attaque contre moi ?

GESINE - On ne sait toujours pas qui tirait les fils, si tant est qu'il y ait quelqu'un derrière tout ça.

LAURENZ - En tout cas, moi je sais que j'y ai laissé 5 kilos et demi.

GESINE - On avait décidé de vivre dans des villes différentes et on a fini par vivre dans des chambres mitoyennes.

LAURENZ - Ce temps-là, on ne l'oubliera jamais. C'est pour ça que je suis content de tenir ce journal. Chaque soir, je note ce qui me paraît important.

GESINE - Pour qui ?

LAURENZ - Je sais les jours où je change de cravate, et les jours où je t'ai dit des méchancetés. Nous nous sommes disputés 53 fois en tout, dont neuf disputes vraiment graves.

GESINE - Et tu en tires quelles conclusions ?

LAURENZ - Je n'ai pas pour habitude de tirer des conclusions de mes observations. Il me suffit de savoir précisément les choses. Cette nuit, j'ai fait le point sur notre liaison.

GESINE - Tu as dit que tu voulais aller en ville.

LAURENZ - Ne me presse pas. Tu sais très bien qu'il suffit que tu me presses pour que tout aille plus lentement.

GESINE - Mais ce n'est pas de ma faute !

LAURENZ - Donc en résumé : Mademoiselle « Keruwait » a riposté de manière foudroyante à l'annonce de nos fiançailles en refusant de me rendre ma caisse de livres, et en plus, elle m'a réclamé 200 marks qu'elle prétend m'avoir avancé l'année dernière. Elle n'aura pas un pfennig mais moi je n'aurai pas les livres. Deuxièmement, dans mon affaire avec la légation, l'Union des journalistes s'est plongée dans un silence obstiné, alors qu'ils avaient l'air on ne peut plus pressés de me faire répondre. Je trouverai porte close tant que tout ne sera pas réglé. Troisièmement, mon journal a interrompu notre collaboration en confisquant mon fixe, sous prétexte que j'avais touché des avances. Depuis, je vis à crédit en empruntant l'argent que je verse à mes parents à mes amis, mes amis commencent à être fâchés contre moi, et mes dettes augmentent à la vitesse grand V.

GESINE - Et tout ça uniquement parce que deux jeunes messieurs avec des papas sont occupés à ne rien faire dans une légation, et veulent te faire sentir la distance qui existe entre vous.

LAURENZ - T'imagines surtout pas que l'importance prise par la chose soit normale. Dans une administration, on ne consacre pas autant de temps et de papier aux chicaneries, si ce n'est pas sur ordre.

GESINE - Ecoute, ce n'est pas possible, il y a trop de gens différents mêlés à cette histoire. Tu te montes la tête. Je ne vois pas le rapport.

LAURENZ - N'empêche que tout arrive coup sur coup. Facteur ! (*Le courrier tombe dans la boîte. Gesine va le chercher*).

J'ai été rayé de la liste des membres de l'Union parce que je n'ai pas payé ma cotisation à temps ; c'était inévitable avec le boycott économique dont je suis victime. Evidemment, le pigeon maintenant, c'est moi. N'ayant rien pu prouver, ils m'ont éliminé de cette façon-là. J'aurais dû suivre mon instinct, démissionner et porter plainte tout de suite après. C'est joliment fait. Je ne peux rien contre ça. Ces messieurs ont la lettre pour eux.

GESINE - Etre rayé de la liste ou exclu, c'est du pareil au même.

LAURENZ - C'est comme des sables mouvants, rien ne tient. (*Il prend l'autre lettre*). Je n'ai pas bu pourtant.

GESINE - Encore une lettre anonyme ?

LAURENZ - La deuxième lettre de menaces anonyme avec le même tampon postal, et le même papier que celui qu'utilise ta maison d'édition.

GESINE - Ça ne veut rien dire. Tes soupçons sont absurdes. Tu cherches de façon maladive après un responsable.

LAURENZ - Madame a réponse à tout. Et pourquoi ça marchait dans le temps ? Pourquoi j'arrivais à placer plein de choses dans les rédactions.

GESINE - Tu n'as pas changé à cause de moi.

LAURENZ - Les rédactions, c'est comme des sismographes. Il suffit d'un soupçon. Il suffit qu'on me soupçonne de vouloir réussir grâce à toi. Vraiment, je n'ai pas mérité ça.

GESINE - Tu n'es pas comme un chat qui retombe toujours sur ses pattes. Tu es trop grand seigneur pour ça.

LAURENZ - Et toi, tu es fatigante. M'observer, c'est tout ce que tu sais faire. Mais je vais leur montrer comment c'est vraiment entre nous. Je vais t'ouvrir les yeux, moi, je vais te briser de l'intérieur. Je vais te mettre sur la paille, jusqu'à ce que tu dépendes entièrement de moi. Je te ferai chasser de ta maison d'édition. Je mettrai tout en œuvre pour que tu te retrouves à la rue, sans protecteur. Quand tu dépendras de moi, tout sera clair. Et on verra bien, si je veux réussir grâce à toi.

GESINE - Tu es fou.

LAURENZ - Je ne suis pas comme tes autres hommes. Je ne veux pas être constamment comparé à toi. Tu finiras par avoir en moi ton pire ennemi.

GESINE - Tu ne penses pas ce que tu dis.

LAURENZ - Et pourquoi ne suis-je pas allé en ville ? Je me laisse toujours entraîner par toi. Il suffit que je te voie. Il suffit que tu sois près de moi, pour que je change. Tout ce qui te concerne devient trop important pour moi. Tu me fais côtoyer trop de choses étrangères, mon être ne peut plus appareiller auprès de toi.

GESINE - Qu'est-ce que je dois faire ?

LAURENZ - Il faut que je puisse fréquenter tranquillement mes propres cercles. Je ne demande pas grand-chose à l'existence, mais je veux être

moi-même. Je ne veux pas être pris dans vos relations. Depuis que je sors avec toi, des gens que je ne connais pas font autour de moi un cirque invraisemblable. Il me faut du calme, du calme.

Il sort.

GESINE - Qu'est-ce que je dois faire ?

Wollank entre. Il est vêtu en coureur cycliste.

WOLLANK - Salut !

GESINE - Wollank le coureur !

WOLLANK - Attention, je suis dangereux.

GESINE - L'expression de ton visage est comme une corde que tu voudrais me passer au cou.

WOLLANK - Pourquoi tu es si brutale ?

GESINE - Tu as des chaussures noires, courtes au bout, et avec des œillets blancs. Ton sweater est éblouissant. Une boucle blonde se déroule sur ton œil gauche comme un serpent de miel.

WOLLANK - Pourquoi tu es si baroque ?

GESINE - Qu'est-ce qui t'as pris de t'habiller comme dans le temps ?

WOLLANK - C'est pour que tu te souviennes.

GESINE - Pourquoi remettre ce sweater, s'il ne fouette plus ton guidon comme un drapeau dans le vent ? Pourquoi ces chaussures à bouts courts ?

WOLLANK - Pour mieux appuyer.

GESINE - C'est sur les gens que tu appuies, maintenant.

WOLLANK - J'estime que c'est un progrès.

GESINE - Je les regardais, ces chaussures, à l'époque où la route était luisante et noire comme une gomme et toi, tu étais tout à fait éveillé, et je savais que tu me mentais. Et puis, la tristesse est venue me recouvrir comme de l'eau. Mais j'ai jeté pierre après pierre dans cette eau, la dureté contre la dureté, jusqu'à ce que je puisse sortir de l'eau sur ce chemin de pierres.

WOLLANK - Tu n'en es pas morte.

GESINE - Avec quoi veux-tu encore me toucher ? A une époque, Wollank le coureur filait sur le Havelberg jour après jour, et moi, je l'admirais.

WOLLANK - Je ne suis plus un prolétaire du guidon. Je suis organisateur du groupe 28.

GESINE - Je préférais le coureur.

WOLLANK - Les temps sont moins durs pour moi. Je fais partie de cercles qui m'étaient inaccessibles avant. Je suis manager en littérature.

GESINE - Je te prenais pour un surhomme parce que tu étais si rapide, et que même dans ta veste de pauvre, tu allais droit et le regard brûlant. Maintenant, tes cheveux sortent de chez le coiffeur, et le surhomme est devenu un calculateur.

WOLLANK - Tu as trop bonne mémoire.

GESINE - Il fut un temps où ton souffle quand tu te relevais d'une femme la balayait comme un vent sauvage, et tes regards creusaient des

raies dans sa peau. Tu n'es plus qu'une chanson pour moi, une chanson qui ment. Pourquoi je n'ai même pas su que tu étais marié ?

WOLLANK - Voila pour la poésie. Maintenant on va parler comme des gens raisonnables. Tu t'es fourvoyée.

GESINE - Ça t'étonne ? C'est à cause de vous qu'on se fourvoie.

WOLLANK - Tu sais peut-être d'où ça vient mais tu ne sais pas encore où ça mène. Je sens qu'on va s'expliquer.

GESINE - Je sens que tu vas mentir.

WOLLANK - Je t'ai menti, parce que j'y étais obligé, tu ne serais pas restée avec moi sinon. Je n'aime pas les femmes qui ont des obsessions. Depuis des semaines, tu es dans un rapport tendu avec ton éditeur.

GESINE - Je ne sais pas comment tu l'as appris.

WOLLANK - Il suffit que je le sache. Le 19 du mois dernier, l'homme qui vit avec toi est venu négocier la fin de ton contrat. Cet homme parlait-il en ton nom ?

GESINE - Je ne répondrai pas.

WOLLANK - Ma petite brute! Pourquoi le couvrir, s'il a agi sans t'en parler ?

GESINE - Pourquoi me le demander, si tu le sais ?

WOLLANK - Nous savons que l'initiative venait de lui. La discussion est devenue si violente que l'éditeur a refusé de négocier avec cet homme.

GESINE - Ce qui m'a amené à exiger sa présence, parce qu'il est mon mari.

WOLLANK - A d'autres ! Avoue qu'il t'a forcée.

GESINE - L'homme que je dois épouser ne sera pas exclu.

WOLLANK - L'éditeur était prêt à discuter, mais avec toi seule.

GESINE - Seule je ne peux pas trouver aux choses la place que mon mari veut qu'elles aient.

WOLLANK - C'est ton contrat ou son contrat ?

GESINE - Tu ne connais pas cet homme.

WOLLANK - Il accepterait, lui, que tu t'occupes de ses contrats ? (*Gésine garde le silence.*) Tu vois. Et toi, tu cèdes comme une petite fille.

GESINE - Il est si singulier.

WOLLANK - Singulier, ça n'existe pas. Comment tu veux regarder en face les autres petites demoiselles, si tu cèdes devant cet homme ? Tu dois faire son éducation. A l'américaine ! Pif, paf. Le nez dans le sel ! Sois plus moderne !

GESINE - Mon sac de sel n'est pas comme les autres, voilà tout. Et avec votre modernité, vous nivelez tout.

WOLLANK - Fff !!! Un ange a passé ! Et tu crois rendre service à qui ? A toi, certainement, mais pas non plus à lui.

GESINE - Tu jargonnes pour mieux gâcher tout.

WOLLANK - Suis une cure de désintoxication. Tu souffres de mauvais jugements de valeur. C'est pas parce que tu t'es entichée de lui qu'il est tout puissant. Il va te prendre tes amis, et tes ennemis resteront tes ennemis. Ne le garde pas, on te le dit. On te le dit même en face.

GESINE - On ! C'est qui, on ?

WOLLANK - La Clique.

GESINE - La Clique, c'est personne. Elle change tout le temps de membres.

WOLLANK - Les gens vont et viennent. Mais ce sont les plus doués.

GESINE - Quand on vous entend parler les uns des autres, chacun veut rapetisser le succès du troisième.

WOLLANK - La Clique est plus puissante que tu ne le crois. Beaucoup ne savent même pas qu'ils y jouent un rôle. Mais nos mots d'ordre les atteindront comme une traînée de poudre. Et si elle n'est pas toujours utile, la Clique peut toujours nuire.

GESINE - Vous me menacez ?

WOLLANK - Seulement si tu ne renonces pas à cet homme. C'est nous qui t'avons faite. La Clique souhaite garder le contrôle de ton évolution.

GESINE - C'est manifeste. Vous m'avez peut-être aidée, mais vous ne m'avez pas éclairée sur la portée de vos actes. Et cette portée, je la refuse.

WOLLANK - Tu creuses ta propre tombe.

GESINE - Vous vous prenez tous pour des Napoléons.

WOLLANK - Pour l'instant, nous n'en sommes qu'au froncement de sourcil. Dernier avertissement.

GESINE - La Clique n'a pas le pouvoir de réduire au silence quelqu'un qui veut travailler.

WOLLANK - Ne prends pas les choses à la légère. Nous tracerons autour de toi un cercle infranchissable.

GESINE - Votre pouvoir n'existe que lorsqu'on lui cède. Il rapetisse à vue d'œil lorsqu'on l'ignore.

WOLLANK - Tout le monde dépend de tout le monde. Nous vivons dans une city.

GESINE - Ce n'est pas vous qui faites pousser le talent.

WOLLANK - N'importe qui a du talent.

GESINE - La vérité est que vous voulez faire le succès des gens. Et celui qui réussit trop bien, vous lui tapez sur la tête pour le remettre à la place que vous aviez prévue pour lui.

WOLLANK - Alors, il faudra qu'on te force.

GESINE - Votre influence dépend de la célébrité de vos protégés. Vous la faites et la défaites. Ce sont des pantins pour vous.

WOLLANK - Fais attention à ce que tu dis.

GESINE - Quand on vous donne le petit doigt, vous prenez tout le bras.

WOLLANK - Et qu'est-ce que tu feras, s'il te fait jeter de ta maison d'édition? C'est lui qui te fera vivre ? Il croule sous les dettes. Tu iras chez un éditeur de l'autre camp comme il se l'imagine ? Mais tu ne peux pas écrire comme ça. Tu es des nôtres. Le groupe veut te ravoir. (*On sonne*). Réfléchis.

GESINE - Je n'arriverai pas à quitter cet homme, d'ailleurs il ne me laisserait pas partir.

WOLLANK - Alors tu n'as plus qu'à t'en prendre à toi-même.

Il sort.

Tedel et Jurkat entrent.

TEDEL - C'est lui le cycliste à roulettes ?

JURKAT - C'était un pauvre cycliste, mais plein d'avenir. Honneur à ses pédales.

TEDEL - Il n'a commis qu'une seule erreur, il écrit.

GESINE - Il est devenu organisateur du Groupe 28.

TEDEL - Et il fera du tort autour de lui rien que pour le rester. Et notre vaillant petit couple, qu'est-ce qu'il devient ?

GESINE - On est pauvre et égaré.

TEDEL - Et Laurenz le Magnifique ?

GESINE - Depuis qu'il a lu Francis Jammes, il a l'œil basque.

JURKAT - Elle répond à côté.

GESINE - On se parle durement.

TEDEL - Les amants ne se disent que les choses méchantes et les choses tendres. Les bons mouvements, ils les gardent pour eux, par pudeur.

GESINE - Il est insaisissable. Comme s'il venait d'une autre planète. Il va me bouffer.

TEDEL - C'est sa loi.

JURKAT - En bouffant les autres, il dit qu'il les régénère.

TEDEL - C'est un dogme. On y croit ou pas. D'ailleurs, j'en ai déjà marre.

GESINE - J'espère toujours voir ce que je n'ai pas encore vu. Il faut payer pour tout.

TEDEL - Il a déjà bien tissé sa toile. Peut-être ne restera-t-il rien de vous ?

JURKAT - Penses-tu. Ça ne durera pas. Elle trouvera la sortie, à coups de dents s'il le faut.

GESINE - Evidemment que je lutte. Je pique ma crise au bon moment. Laurenz dit que j'y ai droit.

TEDEL - Et si on se rebellait un peu contre ses sacro-saintes habitudes. Il y a là une chose qui m'a tapé dans l'œil depuis longtemps.

GESINE - Dieu du ciel, pas ses montres. Je n'ai pas le droit de les bouger d'un centimètre.

TEDEL - Pour une fois, il ne sera pas le seigneur et maître de ces montres. Je vais leur tourner le visage contre le mur. Cette symétrie m'a toujours gêné. Il faut assouplir cet homme. Cet homme est trop rigide.

GESINE - Vous croyez vraiment que vous arriverez à le délivrer ?

TEDEL - Pourquoi pas ? Il suffit de désorganiser son univers.

GESINE - Il préférera déménager et se cacher.

TEDEL - Je vais lui mettre ses tableaux de travers.

GESINE - Je quitte précipitamment les lieux.

Elle sort.

TEDEL - Cette chaise dans son lit lui fera le plus grand bien.

JURKAT - Voilà qui animera de façon inespérée le visage de notre cher despote.

TEDEL - Voilà le tapis sur lequel on n'a pas le droit de marcher.

JURKAT - Posons ce verre sur le tapis pour qu'il marche dedans.

TEDEL - Essaie plutôt de ne pas marcher dedans toi-même.

JURKAT - Ça a déjà bien meilleure mine.

TEDEL - Nous devons parfaire son éducation.

GESINE - *(du dehors)* Terminé.

TEDEL - Qu'il découvre que ses nerfs sont bien meilleurs qu'il ne le pensait.

Tous trois sortent.

Laurenz revient et reste bouche bée. Il se tape du plat de la main sur l'arrière de la tête, tend le cou comme un chamois, puis recule la tête et fixe le désordre comme un mirage devant lequel il resterait incrédule.

LAURENZ - C'est évident, un grossier personnage est venu installer une chaise dans mon lit. Scandaleux. On manque au respect qu'on me doit. Le vieux père devra toujours travailler. On ne peut se le dissimuler plus longtemps. (*Il range avec acharnement.*) Je suis vieux et expérimenté. Ike. Silence, on se tait quand le père parle. Je ne me laisserai pas faire, espèces de linottes! C'est évident, on a touché à mon tapis. Quelle engeance! Je vais leur taper sur la cafetière, ça va piailler sec. Mais dès que les tableaux seront d'aplomb, je ne lèverai plus le petit doigt. Promis, juré. Je serai mon propre invité. Tout est à nouveau digne de mes ancêtres. Le vieux comte va prendre du repos et dormir, dormir, dormir, voilà longtemps qu'il veille pour vous.

Il se couche. Les montres sonnent, vingt heures, puis vingt et une heures, puis c'est au téléphone de sonner.

LAURENZ - On se calme. Je suis Le Magnifique. Ike. Tous les autres sont des crétins. (*Le téléphone sonne de nouveau, il décroche*). Quoi, c'est déjà fini ? Je ne comprends pas. On a lâché des souris blanches ? Qui ? J'espère que vous leur avez tapé sur la cafetière ? Vous avez trouvé les coupables ? Non ! évidemment. graine d'imbécile. Quand le vieux père n'est pas là, tout va de travers. Je les aurais attrapées, moi, les souris blanches. C'est le public qui les a attrapées ? Vous êtes des petits malins. Que vont penser mes enfants ? Non, je n'ai pas d'enfants, monsieur le débrouillard. Ca ne m'empêche pas de penser à mes enfants. Allô, vous êtes encore là ? Ces crétins ont raccroché. Culs d'oiseaux. Traumatisé, le vieux père va passer en revue différentes étapes de son existence. Il va pisser par devant et chier par derrière.

Il sort.

On entend des gens entrer, Tedel, Jurkat et Hutchen. Laurenz réapparaît.

JURKAT - Ta femme a dû interrompre sa lecture.

HUTCHEN - On n'a rien pu faire.

TEDEL - L'intérêt du public a été systématiquement détourné.

HUTCHEN - Un petit scandale.

LAURENZ - Espèce de méduses ! On ne peut pas vous laisser seuls une minute !

TEDEL - Qu'est-ce qu'on a fait ?

LAURENZ - Devant une farce de gamins, mon premier réflexe sera toujours d'identifier les coupables. Est-ce que vous l'avez fait?

JURKAT - Irréalisable, mon cher.

HUTCHEN - Les gars étaient en service commandé.

TEDEL - Même toi tu ne les aurais pas retrouvés.

LAURENZ - Ceux qui ont fait ça, ils l'ont fait pour de l'argent. Cet argent, ils l'ont bu. Il suffit d'aller traîner dans les bistrots, de regarder un peu ce qui se passe, d'écouter.

TEDEL - Ils ne vont pas le crier sur les toits.

HUTCHEN - Ce n'est pas le genre à rester dans le coin!

JURKAT - J'ai constaté que les gens avaient été engagés à se munir d'une clef.

TEDEL - Ça sifflait pas si mal.

HUTCHEN - Comment tu veux savoir si quelqu'un vient dans l'intention délibérée de nuire.

LAURENZ - Soit on continue sur ce thème pendant encore quinze jours, et je ferai un tel barouf que vous irez vous réfugier sur le toit, soit je ne veux plus en entendre parler. On est entre hommes. On va boire. Moi aussi, je veux profiter de la vie.

JURKAT - Ça me semble difficile tant que Miss Orion parlera avec accent dans la même pièce que toi.

LAURENZ - Qui a eu l'idée de ramener cette horrible bonne femme ?

JURKAT - Elle s'est collée à nous. Ta femme n'a rien pu faire.

TEDEL - Par moment, quand elle oublie qu'elle est étrangère, elle parle tout à fait normalement.

HUTCHEN - A part ça, elle est gentille.

Gésine et Miss Orion entrent.

GESINE - Miss Orion n'a jamais oublié sa dernière conversation astrologique avec toi.

MISS ORION (*contrefaisant un accent*). - Je suis sous le joug de vous. Vous me poursuivez avec votre horoscope dans mes rêves interminables. Il faut que je connaisse les astres.

LAURENZ - Je vous ai bien dit que je ne pouvais donner aucun renseignement sur l'heure de ma naissance.

MISS ORION - L'énigme de votre visage est entre la Balance et Uranus. Les astres qui président à une destinée humaine sont inscrites sur son visage. La Balance et Uranus se disputent vous. Il me suffit de regarder assez longtemps votre visage pour connaître les astres qui vous sont propres.

LAURENZ - Ça ne va pas être une soirée pour les dames, je vous préviens. Vous allez trouver les mœurs un peu rugueuses. J'attends quelques types qui ne sont pas du bidon.

MISS ORION - Pourquoi vous tenir à vous déclasser ?

LAURENZ - Seul le mouvement qui va des bas-fonds vers les hauteurs a de la portée.

MISS ORION (*démarre*) - Il lui faut perdre son merveilleux équilibre, renoncer à cette maturité si péniblement conquise, et accomplir sans raison quelque chose de fou. Il doit tenter le grand saut dans l'inconnu. Le fils du soleil doit s'engloutir dans la nuit. Douloureux abandon de sa rayonnante condition. Il doit le faire, sinon, il resterait immobile et figé. Le saut dans l'inconnu, c'est l'accomplissement du signe de la Balance.

LAURENZ - Surtout ne pas tomber malade.

MISS ORION - Celui qui est placé sous le signe du TOI régénère sa vie, et vit éternellement, car il meurt éternellement - tiré d'un vieux livre.

HUTCHEN - A la fin de la première phrase, j'ai cru que vous alliez vous arrêter. Mais vous avez été courageuse.

MISS ORION - C'est ma devoir. Nous avons tous des devoirs.

LAURENZ - Notre premier devoir, c'est de boire. Santé, la compagnie. Va pour le saut dans l'inconnu, santé ! (*Il trinque avec Gésine*). N'oublie jamais que je suis ta main de fer.

TEDEL - Ils sont toujours pas là, tes phénomènes.

HUTCHEN - L'homme aux mains trop cultivées nous trouve de nouveau trop sages.

TEDEL - Ne sous-estimez pas le charme des maigres.

LAURENZ - A la fin de chaque beuverie, on fait le même constat : ce sont les maigres les plus résistants. Là où les hommes bâtis comme des arbres sont étendus pour le compte, on est encore droits comme des I. Ce n'est qu'après que tout le monde est parti qu'on s'effondre.

TEDEL - Et encore.

LAURENZ - Vous ne savez pas boire, les enfants, (*Il secoue la bouteille d'un poignet agile, regarde intensément à l'intérieur, renifle, boit, fait claquer sa langue contre son palais et dit*) quand je bois, je suis mon propre empereur.

HUTCHEN - Vous allez en avoir besoin.

LAURENZ (*fixe fasciné un coin de la pièce et bat la mesure sur la table avec son verre*) - Santé la compagnie, se laisser tomber et s'écraser par terre.

TEDEL - Qu'est-ce qui se passe ?

LAURENZ - Ivre, je peux monter les escaliers les plus raides, mais je ne peux pas descendre une seule marche. Dès que je dois descendre, je mets le pied dans l'abîme.

GESINE - Un jour, il a basculé du quatrième au second.

LAURENZ - Et quand il s'est relevé le petit garçon, il était à jeun.

HUTCHEN - Depuis le temps qu'on la connaît.

TEDEL - Vous n'avez pas plus de boissons en stock ?

LAURENZ - Je les réserve pour mes phénomènes.

TEDEL - Ils ne vont pas te faire faux bond, quand même ?

LAURENZ - Tu seras mon trépas, méchant T, jouisseur que tu es. Je rejette catégoriquement cette insinuation d'ignare.

TEDEL - Ça me rassure.

LAURENZ - Ces types traverseraient les flammes pour moi. Cette dangereuse engeance est mon bras armé.

TEDEL - Tu les connais depuis longtemps ?

LAURENZ - On s'est déjà gravement saoulés ensemble. Pour eux, je suis Otto.

TEDEL - Et pourquoi pas Heinrich.

LAURENZ - Parce qu'il y en a déjà un. Ce n'est pas à la portée du premier venu de patauger dans les caves d'une métropole, et d'en ressortir le pied sec.

TEDEL - Ne te monte pas la tête.

LAURENZ - Il faut juste être assez fort pour assécher en soi toute la fange.

HUTCHEN - Ils pourraient se montrer.

LAURENZ (*se lève et tape dans les mains*) - S'agissant des messieurs que nous attendons, je voudrais mettre au point quelques règles de savoir-vivre. Je vous prierai de ne pas dire de noms. Je vous prierai de ne pas user de tournures provocantes. Ces messieurs sont extrêmement sourcilleux sur le chapitre de l'honneur face aux autres classes. Je les connais depuis une bonne paire d'années et cette distance respectueuse que j'ai établie m'a toujours bien réussi.

La Clique Anonyme fait son entrée.

ERICH - Salut, Oncle Otto. Comment ils s'appellent tes agneaux ?

TEDEL - Je m'appelle Richard.

ERICH - Bonjour, Oncle Richard.

JURKAT - Je m'appelle aussi Richard.

HUTCHEN - Nous nous appelons tous Richard.

ERICH - Bonjour Richard II, bonjour Richard III.

UNE VOIX DE LA CLIQUE - Même si tu t'marres,
Oncle Richard,
tu danseras et caetera,
et on t'payera pour voir...

TEDEL - Et comment s'appellent les autres membres de la bande ?

ERICH - Je m'appelle Erich, lui, c'est Erwin, et tous les autres sont venus pour boire.

LAURENZ - Aidez-moi à porter.

Quelques membres de la bande l'aident à rapporter un grand panier rempli de bouteilles de bière.

TEDEL - Douce musique.

LAURENZ - Le patron aimerait savoir s'il peut offrir une tournée aux clients.

ERICH - Je veux. Il est temps de mettre un peu d'ambiance. *(Ils vont se servir)*. Pas touche aux verres tant que je n'ai pas donné l'ordre !

LAURENZ - Sommes-nous à la hauteur de nos père ?

ERICH *(avec une rapidité stupéfiante)* - Camarades ! Une fois de plus un crétin a eu l'idée d'offrir une tournée. Nous viderons donc ces bouteilles en l'honneur du noble donateur, et que le sacré purin fasse dans notre chère bedaine des vagues sans fin ! Hop, du menton à la rigole, vive le monde...

LA CLIQUE - libre!

ERICH - Le monde...

TOUS - libre !

ERICH - Le monde...

TOUS - Libre ! *(Ils boivent)*.

HUTCHEN - Incroyable la forme qu'il a.

TEDEL - Ils sont encore solides, ces gars du terroir !

ERICH - Du terroir, t'as une chaussette sur la tête ou quoi ! Monsieur nous parle de haut. Tu veux voir ma gueule ?

ERWIN - Tas de geignards !

ERICH - Il ne sera pas dit qu'on fanera l'un à côté de l'autre comme les fleurs des champs. On va chanter tous ensemble, et que ça saute, si je puis me permettre !

LES MEMBRES - (*chantent*)

Ah, le lundi,

C'est jour de flânerie

Si toujours c'était lundi jour de flânerie

Nous, les joyeux traîneurs, on serait en bonne compagnie.

Ah, le mardi,

C'est le jour du lit,

Si toujours c'était mardi l'jour du lit

Nous, les joyeux traîneurs, on serait en bonne compagnie.

TEDEL - Tout sauf travailler, si je comprends bien ?

ERICH - Haro sur la poulette tyrolienne !

LAURENZ - Le patron aimerait savoir s'il peut offrir une tournée aux clients.

ERICH - Je veux. Il est temps de mettre un peu d'ambiance. (*Ils vont se servir*). Pas touche aux verres tant que je n'en ai pas donné l'ordre !

LAURENZ - Sommes-nous à la hauteur de nos pères ?

ERICH (*avec une rapidité stupéfiante*). - Camarades ! Une fois de plus un crétin a eu l'idée d'offrir une tournée. Nous viderons donc ces bouteilles en l'honneur du noble donateur, et que le sacré purin fasse dans notre chère bedaine des vagues sans fin! Hop, du menton à la rigole, - vive le monde...

LA CLIQUE - libre !

ERICH - Le monde...

TOUS - Libre !

ERICH - Le monde...

TOUS - Libre ! (*Ils boivent*).

ERICH - Haro sur la poulette tyrolienne !

LAURENZ - Qui grince, craque et qui grogne ? C'est la boisson qui nous cogne ? E I O U A (*à Tedel*) C'est toi qui paieras.

TEDEL - Jamais de la vie.

ERWIN - Ma colombe ! T'as pas un répertoire moins convenable ? C'est trop sec !

LAURENZ - Je t'en prie, il y a des dames.

ERWIN - J'avais pas remarqué. (*Il se place devant Laurenz*) . Mon vieux, tu crois que je fais le fier avec toi, mais... pas du tout. Si tu me tapes là, sur la joue gauche... je ne bouge pas.

ERICH - Essaie de pas faire mauvaise impression, vieux.

ERWIN - J'ai peut-être de la famille ici. Il y a peut-être ici un cœur fidèle qui bat pour moi à l'unisson.

ERICH - Va te faire chier.

ERWIN - Tu es un porc.

ERICH - La merde au bout d'un bâton, ça fait aussi un bouquet.

LAURENZ - Vous auriez pas bu quelque chose avant de venir ?

ERWIN - Oui, on a déjà gagné notre journée.

ERICH - Qu'est-ce qu'il nous sort ? Tu peux te le garder.

ERWIN - Ou le dire, non ? J'ai des papiers, moi, et un domicile, moi ? J'ai à faire le con devant personne.

ERICH - Mon vieux, on jouera aux osselets avec toi, si tu nous balances.

ERWIN - Pour une fois - dans l'année - que je gagne ma vie -hic- avec des souris blanches, j'ai bien le droit d'en parler, non... On est entre nous.

ERICH - T'es complètement bourré.

ERWIN - Et quand je dis souris blanches, je veux bien dire souris blanches. Pourquoi je transporterais pas des souris blanches dans ma poche, c'est pas interdit. Et si une de ces petites souris se carapatait de ma poche. Je pourrais pas l'empêcher. D'ailleurs, les souris sont mal jugées.

ERICH - C'est plutôt vaseux ce que tu racontes.

ERWIN - Erreur ! Erreur !

ERICH - T'as déjà vu une dame à travers une longue-vue ?

ERWIN- J'ai pas besoin de voir.

ERICH - Imbécile ! On va chanter tous ensemble.

LAURENZ - Pas question de chanter. C'est quoi ces souris blanches ?

ERICH - Il est raide.

ERWIN - Si moi je suis raide, t'es quoi toi. Tu as été payé plus que nous pour tes empotées de bestioles.

LAURENZ - Qui a payé ?

ERWIN - Le coureur cycliste.

ERICH - Mais il n'est plus coureur.

ERWIN - N'empêche qu'il l'a été.

ERICH - Lui, il n'est plus dans la course. Il a mal tourné...

ERWIN - En tout cas, moi il m'a payé. 15 sur la table et un billet gratuit. Comment je serais entré dans la salle, sinon ? Il faut bien que l'argent vienne de quelque part, compris.

LAURENZ - Oui, il faut bien qu'il vienne de quelque part. Alors vous avez accepté de fiche en l'air la lecture de ma femme. Et vous vous appelez mes amis...

ERICH - Eh vieux, comment tu voulais qu'on sache que c'est ta femme ? C'est pas écrit sur sa figure. Personne l'aurait deviné. On n'en revient pas. C'était vraiment pas intentionnel.

TEDEL - C'est ça les types qui traverseraient les flammes pour toi.
Formidable ! C'est ça ton bras armé.

ERICH - On n'en revient pas, comment on aurait su. Tu penses, on aurait pas bu tes bières, si on l'avait su. Vieux, c'était le hasard !

LAURENZ - Crétins, péteurs, imbéciles !

ERICH - Eh !

LAURENZ - Dehors !

HUTCHEN - Quand il a raison, il a raison.

ERICH (*se ruant sur Erwin*) - Mon vieux, je vais te casser la gueule et te la casser jusqu'à ce que tu fasses plus la différence entre le soleil et la lune.

La Clique Anonyme se précipite sur Erwin.

ERWIN - J'ai dénoncé personne. J'ai dénoncé personne.

La Clique Anonyme sort en traînant Erwin.

LAURENZ - C'est quel genre ton coureur ?

TEDEL - Organisateur du Groupe 28.

LAURENZ - Je commence à comprendre.

JURKAT - Mais il est venu ici, aujourd'hui. Ta femme a encore discuté avec lui. Ça ne peut pas être lui.

GESINE - Mais si.

LAURENZ - Mon petit saut dans l'inconnu ! Qu'est-ce que tu as à me dire ?

GESINE - Il veut que je te laisse tomber. Autrement, ils vont me boycotter.

LAURENZ - Et comment ça se fait que je l'apprenne par d'autres ? Qu'est-ce qui justifie ton silence ?

GESINE - Ne mets pas ma raison en danger.

LAURENZ - Tu ne t'en tireras pas avec une excuse. J'entends tes plus douces pensées. Ton silence a protégé cet homme. Je vais te donner l'occasion de réchauffer de vieilles amours.

GESINE - Je ne retournerai pas avec eux.

LAURENZ - Tu sais trop bien ce qu'ils valent.

GESINE - Humainement, on est trop seul avec eux.

LAURENZ - Qui s'est occupé de toi ? A part moi, personne. Mais être avec un homme, ça veut dire faire des choix.

GESINE - Je voulais te ménager.

LAURENZ - Dès que tu commences à penser, tout est faux. Ca n'existe pas de ménager quelqu'un. On ne peut pas éviter un adversaire. Les choses doivent être vécues.

GESINE - On ne s'en sortira jamais.

LAURENZ - Pour moi se taire équivaut à mentir. Quand une femme ne me dit pas quelque chose, je me mets à douter d'elle. Et dès que je me mets à douter d'elle, elle redevient comme les autres.

GESINE - Quand est-ce que j'aurais pu te le dire ? On n'a pas été seuls un instant.

TEDEL - Vas-y doucement. Il ne faut pas non plus exagérer.

JURKAT - Elle n'a rien fait cette petite. D'ici en tout cas, ça ne se voit pas.

HUTCHEN - Vous êtes vraiment pénible.

LAURENZ - Tout le monde veut y mettre son grain de sel, mais vous n'y comprenez rien. Ça veut dire que je ne pourrai plus la protéger contre moi-même.

TEDEL (*las*) - Alors tu ne pourras plus la protéger contre toi-même. Bon, j'en ai marre. (*Il s'apprête à partir*).

LAURENZ - Pour l'instant, je l'ai toujours protégée.

TEDEL - On commence à en avoir marre. Ménage nos nerfs, pour une fois. Il va continuer comme ça toute la nuit. Il ne s'arrêtera plus. (*A Miss Orion*) .Il vaut mieux partir avec nous.

Tedel et Jurkat sortent avec Miss Orion.

LAURENZ - Je m'adresse au rédacteur en chef. Le Groupe 28 a systématiquement perturbé une lecture publique de ma femme, il l'a même empêché d'aller jusqu'au bout. Qu'est-ce que vous comptez faire ?

HUTCHEN - Rien.

LAURENZ - Je veux dénoncer ce complot contre ma femme, et je le ferai avec votre aide.

HUTCHEN - Je ne suis pas qualifié pour.

LAURENZ - Je considère ça comme une question de salubrité publique.

HUTCHEN - Vous vous méprenez sur mes activités. En tant que porte-parole de mon journal, je vois là un obstacle essentiel : la dame en question est soutenue par des journaux qui sont carrément nos adversaires. Qu'ils s'en chargent.

LAURENZ - C'est monstrueux.

HUTCHEN - Voyons, c'est la seule façon d'avoir quelque influence. Il faut choisir, prévoir. Un journal doit avoir une ligne et une marge de manœuvre bien définie.

LAURENZ - Vous pouvez bien en dévier, de temps en temps ?

HUTCHEN - Allez porter votre affaire dans le camp opposé. Vous arriverez peut-être à faire valoir votre revendication. Ou peut-être pas. D'un autre côté, on s'étonnera de votre présence.

LAURENZ - Je n'y songe même pas. C'est votre journal qui doit sortir cette affaire. C'est là qu'on la remarquera.

HUTCHEN - Je recevrais immédiatement des plaintes de lecteurs. Je ne suis qu'une machine enregistreuse.

LAURENZ - J'ai travaillé neuf ans pour votre journal et le jour où il me faut six malheureuses lignes, vous m'envoyez chez le concurrent.

HUTCHEN - Mon cher, il faut savoir ce que l'on fait. Vous auriez dû être un peu plus conformiste dans le choix de votre compagne. Il y a des limites à tout. Vous êtes le premier responsable de vos difficultés.

LAURENZ - Et moi je vous dis que j'aurai mes six lignes, et même si je dois aller jusqu'au conseil d'administration.

HUTCHEN - Qui vous laissera tomber. Vous sciez la branche sur laquelle vous êtes assis. Vous vous faites de plus en plus remarquer.

LAURENZ - Ne me forcez pas à mettre mon pouvoir à l'épreuve.

HUTCHEN - Pouvoir ! Mais quel pouvoir avez-vous ? Vous êtes fou !

LAURENZ - Vous m'avez refusé des articles, vous m'avez fait patienter avec des promesses. Tant que j'étais seul en jeu, je n'ai rien dit. Mais si on s'en prend à ma femme, je vais être obligé de sévir, même si j'y laisse des plumes. Et je sévirai immodérément.

HUTCHEN - Mon vieux, vous allez vous rendre impossible.

LAURENZ - Il faut bien que j'insiste, puisque personne ne m'écoute.

HUTCHEN - Je ne comprends pas pourquoi vous voulez à tout prix faire un scandale de cet incident.

LAURENZ - Je veux donner une preuve exemplaire de ma solidarité avec ma femme.

GESINE - Mais Laurenz, je ne t'ai rien demandé.

LAURENZ - Toi, tais-toi. Je sais ce que je fais.

HUTCHEN - Un lectorat n'est pas composé de gens extraordinaires, qui seraient assez généreux pour ne pas tout juger à l'aune ordinaire. Vous ne devinez pas combien je dois être prudent, à combien de préjugés je dois m'attendre. D'homme à homme, je vous comprends. Mais je n'ai pas le droit de vous comprendre dans mon journal.

LAURENZ - Monsieur le rédacteur, je réproouve cela.

HUTCHEN - Modérez-vous. On ne me parle pas sur ce ton. Je prends en compte votre ressentiment. Je sais que vous n'avez pas été gâté chez nous ces derniers temps. Je sais tout ce que vous pourriez me dire. Je suis le premier à le dire. Les honoraires ont encore baissé. Nous avons réduit notre espace rédactionnel. Nous faisons carrément écrire nos articles par nos rédacteurs. Il le faut. Nous dégraissions... les collaborateurs extérieurs. Nous dégraissions... jusqu'à certains postes de rédacteurs. Et vous vous étonnez d'y avoir eu droit ? Il suffit qu'on soit pénible pour y avoir droit en premier. Vous usez les nerfs de la rédaction.

LAURENZ - Je me demande pourquoi vous m'avez accompagné ici.

HUTCHEN - Parce que je voulais vous prouver que j'étais un être humain.

LAURENZ - Vous êtes une machine.

HUTCHEN - Peut-être aussi que je voulais voir la dame avec laquelle vous vous êtes mis dans le pétrin. Je ne suis donc pas une machine, puisque je suis curieux. Comprenez-moi, on m'a fixé des limites. Je ne peux rien faire. Etre original, c'est dangereux.

LAURENZ - Vous êtes arrimé à votre siège, il ne vous arrivera rien.

HUTCHEN - Dominez-vous.

LAURENZ - Pour moi vous n'êtes qu'un misérable lèche-bottes qui crache sur ce qui est en bas et flatte ce qui est en haut.

HUTCHEN - Allez au diable et n'essayez pas de me vriller vos yeux de fou dans la tête, espèce de cauchemar pour rédacteur- qui-essaye-de-garder-les-pieds-sur-terre. Une fois qu'on est en bas, on n'est plus que de la merde, et de la merde, il en faut. *(Il sort)*.

GESINE - Je ne savais pas comment c'était.

LAURENZ - Maintenant tu sais.

GESINE - Celui-là, tu en es débarrassé.

LAURENZ - Il faut toujours que je m'énerve. Tout le monde croit pouvoir me marcher sur les pieds. Mais à partir de maintenant, je vais sévir et immodérément. Maintenant, je vais être radical.

GESINE - En quoi faisant ?

LAURENZ - Ne va pas t'imaginer que tu me fausseras compagnie. Tu ne peux pas m'abandonner à moi-même. Tu es condamnée à m'avoir.

GESINE - Tu es terrible.

FIN DE L'ACTE II

ACTE III

Quartier général du Groupe 28, d'un dénuement spartiate mais avec une préférence marquée pour le high-tech. Un rocking-chair. De l'arrière nous parvient un bruit constant (cliquetis de machine, sonneries de téléphone). Tutu - ses vêtements doivent être d'une élégance particulière pour qu'il se distingue du commun des mortels - est allongé dans un coin et pense. Il a les pieds sur une table.

MISS ORION (*apporte des coupures de presse*) - Le voilà, son 17 septembre.

LA SECRETAIRE - Pas si fort, pas si fort ! Il ne faut pas le déranger, sinon il va se mettre à hurler.

MISS ORION - A Chicago, un condamné du couloir de la mort a souri au moment où on lui passait la corde au cou. Un condamné à mort sourit à l'objectif alors que la trappe s'ouvre sous ses pieds. Voilà une photo qu'il va marquer en vert, et dont il fera une story. Il ne peut pas travailler, si on ne lui fournit pas tout.

LA SECRETAIRE - Mais il travaille.

WOLLANK - Nous ne tenons pas à connaître vos sentiments, Orion. Vous vous êtes portée volontaire au service du travail obligatoire de la section B. Tirez-en les conséquences.

MISS ORION - Si seulement je ne m'étais pas laissée avoir par votre fichue section B. Je tourne en rond, je ne suis plus qu'un misérable godillot. Jamais je n'arriverai jusqu'aux centres de décision.

WOLLANK - Les gens comme vous sont faits pour être utilisés. Devenez essentielle.

LA SECRETAIRE - Doucement, mon dieu, il va crier ! C'est arrivé une fois, et ça m'a suffit !

WOLLANK - Eh bien, il criera.

MISS ORION - Vous ne me ferez pas monter en section A. Il n'a jamais été question de me donner une chance. J'ai enfin compris vos méthodes. La seule chose qui vous intéresse, c'est de vous servir des gens, et de ne pas les payer.

LA SECRETAIRE - Quand ça ira mieux pour tout le monde, on sera tous payés.

MISS ORION - Si je suis encore là.

TUTU - Qui est-ce qui fait ce bruit parasite ? Qui est-ce qui ose me priver d'une petite heure de repos ? Il faut me traiter prudemment. Il faut veiller à ce que je sois de bonne humeur. Il suffit que je sois de mauvaise humeur pour qu'on perde son job.

MISS ORION - Vous appelez ça un job ?

TUTU - Celui qui est avec moi sera comme porté. Il finira par se distinguer de la masse.

MISS ORION - D'ici là, je serai trop vieille.

TUTU - J'en ai déjà eu de plus douées dans ma section. Avec moi, ça marche au don.

MISS ORION - Ou pas, tout dépend de votre humeur. J'attends depuis longtemps, beaucoup trop longtemps.

TUTU - Vous êtes libre de quitter le groupe, mais vous ne l'êtes pas de vous plaindre du groupe.

MISS ORION - Je me plains quand même.

TUTU - Je vous rappelle que vous serez tenue au secret professionnel même après votre départ. Sans quoi notre bras long porterait ombrage à votre futur devenir. Je ne vous le conseille pas, Orion.

MISS ORION - Voici la récompense de tous mes efforts.

TUTU - Vous étiez volontaire. (*A la secrétaire*). Rayez Miss Orion.

Miss Orion s'en va.

WOLLANK - Ça devait arriver.

TUTU - Elle n'avait pas bien mûri.

LA SECRETAIRE - Le coup de fil de Hambourg.

TUTU - Passez-le dans l'autre pièce.

WOLLANK sort prendre l'autre appareil.

LA SECRETAIRE - Kroll a téléphoné. J'ai dit que vous veniez de partir.

TUTU - Kroll commence à être gênant. Il veut qu'on le publie en automne, mais on n'a pas de place pour lui, il faut qu'il attende un an de plus. Je veux d'abord donner sa chance à un autre.

WOLLANK revient et passe un billet à Tutu.

TUTU - Excellent. N'oublions pas qu'on ne nous aime pas. (*Il tape dans ses mains*). Où est le service soigné auquel j'ai droit. Pourquoi le grand chef n'est-il pas encore pourvu ?

LA SECRETAIRE - Oh !

TUTU - Les photos du théâtre japonais, vite. Les dragons de Komodo. Le portrait du serial killer américain, vite. Les confessions de saint Augustin. Le dernier Wallace, vite. Je veux que toutes les nourritures intellectuelles dont j'ai besoin soit à portée de main.

WOLLANK - A votre place, je ferais quelques recherches moi-même, juste pour changer un peu.

TUTU - Veillez à ce que le secret professionnel soit respecté au purgatoire. Tous ces jeunes gens en entendent beaucoup trop. Les membres de la section B se sont engagés à ne commettre aucune indiscretion.

WOLLANK - C'est affreux toutes ces femmes qui tournent autour de vous, et chacune s'épuise à vous servir différemment.

TUTU - Je ne vois aucune raison de ne pas prendre ce que je peux avoir. J'en ai même fait un système. Tout ce qui peut me donner des idées est mis à ma disposition sans que j'ai à lever le petit doigt. Ces menues tâches qui usent les nerfs inutilement me sont épargnées.

WOLLANK - Ça ne vous fait pas peur ?

TUTU - Peur de quoi ?

WOLLANK - De vous rouiller, mon vieux.

TUTU - C'est tout le contraire, je me développe plus rapidement. Ma vie est une succession de sommets, de points culminants, et je la vis plus intensément. Mes forces sont disponibles pour l'essentiel.

WOLLANK (*avec cynisme*) - Que Dieu vous entende.

TUTU - Je peux m'investir complètement dans mes instincts, mes idées, mon appétit, mon goût de l'action.

WOLLANK - Kroll ne veut plus patienter davantage.

TUTU - Kroll devra renoncer à ses chances et sera remplacé par Mister X.

WOLLANK - Qu'est-ce que qui vous prend de vouloir à tout prix placer Mister X ?

TUTU - Je ne vous ai pas fait descendre de votre vélo pour que vous vous opposiez à mes décisions. Le cerveau ici, c'est toujours moi.

WOLLANK - Si jamais Mister X me tombe entre les pattes, j'en fais du fromage.

TUTU - La force dans les villes, c'est autre chose. Les souris blanches, c'est de mauvais goût. Ça n'aurait jamais dû arriver.

WOLLANK - Je commence à le savoir.

TUTU - Vous avez permis à Mister X de nous ridiculiser. On murmure que nous manipulons les choses en douce.

WOLLANK - Ma chère petite brute. Ce n'est peut-être pas le cas ?

TUTU - Je vais tenter un coup de grand maître. Intégrer l'homme qui nous ridiculise au Groupe 28, pour qu'il soit obligé de s'identifier avec lui.

WOLLANK - Ça, même vous, vous n'y arriverez pas.

TUTU - Je crois bien que si, à condition de lui mettre vraiment l'eau à la bouche. J'ai convoqué Mister x.

WOLLANK - C'est du délire. Cet homme est sur des bases totalement différentes.

TUTU - Il s'adaptera, à condition de lui offrir une chance réelle. Alors, il se piégera lui-même. Il ne pourra plus rien contre nous.

WOLLANK - Vous allez vous nuire avec ces volte-face.

TUTU - Mon vieux, il faut rester souple.

WOLLANK - Vous ne pouvez pas brusquement vous intéresser à un homme sous prétexte qu'il vous a piqué votre amie.

TUTU - Je veux savoir ce qu'il en est de ce type. Je ne vais pas vieillir et devenir centenaire sur les mêmes antipathies. Elles ne me motivent plus. J'ai envie d'un autre point de vue. Il faut rester frais. J'aime les décisions bien fraîches.

WOLLANK - C'est fou ce que vous consommez comme gens. Vous troublez les meilleurs d'entre nous. Même moi, je me retrouve en porte-à-faux.

TUTU - Oui, oui... je trahis mes amis.

WOLLANK - C'est pour ça que vos amis ne sont pas tranquilles près de vous.

TUTU - Ils ne doivent pas être tranquilles. N'oubliez pas que je suis en avance sur mes amis. Mon instinct a toujours une longueur d'avance.

WOLLANK - A moins que ça ne soit qu'une phrase.

TUTU - N'essayez jamais de me déstabiliser. Ça ne réussit à personne.

LA SECRETAIRE - Mister X.

WOLLANK - Il faudra qu'il me passe sur le corps.

Laurenz entre.

TUTU - Puisque vous êtes venu seul, je vais éloigner mon témoin. (A Wollank) Allez donc faire quelques contrôles au purgatoire. (Wollank sort.) Le purgatoire, c'est là derrière. C'est l'endroit où nous collectons le matériau pour nos idées. Nous observons l'actualité de très près. Nous fournissons de très bonnes idées à nos amis.

LAURENZ - Le résultat ne m'est pas inconnu.

TUTU - Ces idées vous seront également très profitables.

LAURENZ - Je ne sais toujours pas ce que vous me voulez.

TUTU (*se balançant*) - Deux hommes ne peuvent pas être dans la bonne attitude, s'il y a une femme entre eux. Mettons-la entre parenthèses.

LAURENZ - Elle apprendra à rester dans mon ombre. Ça vaut mieux pour l'amour d'un homme.

TUTU - Vous étiez malheureusement pour vous, sur ma liste noire. J'ai une nouvelle bouleversante à vous annoncer. J'ai l'intention de vous rayer de cette liste. Je vous donne une chance d'entrer à la section A du Groupe 28. C'est une chance réelle que je vous offre. Votre ascension sera beaucoup plus rapide.

LAURENZ - Et ma chute aussi.

TUTU - Il ne tient qu'à votre talent et à votre esprit d'initiative de l'éviter.

LAURENZ - Ainsi vous me reconnaissez l'un et l'autre.

TUTU - Je suis en train de vous dévoiler la structure même de mon organisation. Le Groupe 28 est en mesure de faire profiter les futurs poètes de sa force de pénétration, et d'intéresser la presse à leur sort. De plus, il met à leur disposition une technique de travail tout à fait convenable, il les protège du doute, des problèmes de conscience, toutes choses qui font perdre du temps et conduisent à des impasses.

LAURENZ - Vous voulez forcer ces gens de talent dont vous vous entourez à des réactions qui ne sont pas les leurs...

TUTU - Et pourquoi auraient-ils des réactions personnelles ? C'est du pur et simple orgueil. Ils doivent s'adapter. Ce qui importe, c'est que ça soit bon.

LAURENZ - Et celui qui ne marche pas ?

TUTU - Il devra se faire à l'idée que le public restera à jamais sourd à son cri solitaire.

LAURENZ - Et sur quels critères jugez-vous vos élèves ?

TUTU - Je me fie à mon instinct.

LAURENZ - Plein de petits imitateurs, alors.

TUTU - Mais non. Ce serait même une erreur.

LAURENZ - Cela jetterait un doute sur l'original.

TUTU - Vous ne vous rendez pas compte de la chance que vous avez. Le Groupe 28 se compose de deux sections, A et B. A regroupe les gens à qui je prédis une chance de se faire un nom. Ils bénéficient de tous les avantages de mon organisation. Par le détour de tiers, nous trouvons de l'argent pour eux. Ce n'est pas une proposition, ça...

LAURENZ - Et tous arriveront à quelque chose ?

TUTU - Il y a, bien sûr, quelques ratés dans le tas. Quand un certain taux de ratage est atteint, on trie, et on complète avec des nouveaux. Un seul échec littéraire n'est évidemment pas considéré comme une preuve d'incapacité. Tout le monde sait que les échecs, les demi succès ne sont souvent dus qu'au hasard, et ne prouvent pas grand-chose sur la valeur des personnes.

LAURENZ - D'accord. Le public aussi peut échouer.

TUTU - La section B regroupe les gens qui se croient doués mais qui, en fait, sont incapables de créer de façon autonome. Nous les utilisons à des tâches subalternes, et ils travaillent pour nous volontairement, c'est-à-dire sans être payés. Evidemment, cela ne

marche qu'un certain temps. Au bout d'un moment, ils se rebellent et nous quittent.

LAURENZ - Ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes s'il restent.

TUTU - C'est comme une école pour eux. Ils apprennent plein de choses chez nous. Voyez-vous, la section B est composée au sens large de personnalités de la culture, qui, très souvent, n'ont même pas conscience du rôle d'auxiliaire qu'elles jouent dans notre section. Elles sont parfois imprévisibles, mais nous avons l'habitude, nous nous débrouillons.

LAURENZ - Alors c'est comme ça que ça fonctionne.

TUTU - Tout être créatif et productif est pareil à un boxeur, il lui faut un manager. Ou mieux encore, il doit s'intégrer à un groupe et, au cas par cas, celui-ci lui donnera la force de pénétration qui manque à l'individu isolé.

LA SECRETAIRE - Kroll voudrait vous parler.

TUTU - Je n'y suis pas ! Pour Kroll, je n'y suis jamais. (*à Laurenz*) Là derrière travaillent les gens qui servent à traiter les actualités, dont j'ai personnellement établi la liste. Ils sont toujours à plusieurs sur un projet. Je prétends qu'on obtient de meilleurs résultats, si chacun fait ce qu'il sait déjà faire.

LAURENZ - Une usine à poètes, en somme.

TUTU - Dites plutôt un collectif. Il faut s'adapter à l'esprit du temps. Nous vivons une époque de normalisation et de standardisation. Il est donc nécessaire de définir avec d'autres têtes bien faites quels

types de comportements on doit proposer aux masses par le moyen de l'art. Les mauvais choix individuels sont évacués.

LAURENZ - C'est trop dangereux pour moi. Cela ferait de moi un instrument.

TUTU - Je pense que c'est nécessaire et même utile de faire de la poésie. Mais pas de cette façon solitaire, personnelle et orgueilleuse. L'auteur doit s'effacer derrière sa mission.

LAURENZ - Vous n'en trouverez pas beaucoup.

TUTU - C'est pour ça que les talents doivent être dans notre camp et sous notre influence. Nous voulons infliger à l'homme de la rue la conscience de sa situation. Nous voulons l'inciter à penser par lui-même pour le rendre apte à mieux vivre.

LAURENZ - C'est une ambition trop modeste pour moi.

TUTU - Il faut se fixer des buts qu'on peut atteindre. Notre époque n'est pas propice à l'émergence des grands esprits.

LAURENZ - De toute façon, les grands esprits sont toujours tombés sur terre comme des météores.

TUTU - Votre langage m'est suspect.

LAURENZ - Les petites phrases sont pour les petits événements. Je ne suis pas persuadé que ça soit essentiel d'être la quintessence de son époque.

TUTU - Vous ne m'avez pas compris.

LAURENZ - Je ne suis pas venu pour vous comprendre. Je suis à la recherche de moi-même.

TUTU - Cette recherche me semble vaine. Il vaudrait mieux pour vous que vous arriviez à vous adapter.

LAURENZ - Qui êtes-vous donc pour juger ma personnalité ? Le Bon Dieu ? Vous ne m'affaiblirez pas si vous réussissez à m'adapter. Votre section A n'a rien à m'offrir.

TUTU - Erreur. Il est bon qu'un adulte sache saisir sa chance. C'est une erreur de se priver soi-même d'un avantage sous couvert d'une gloire imaginaire. Les sentiments ne durent pas. Seuls les faits durent. Il faut d'abord avoir le succès avant d'avoir les sentiments.

LAURENZ - J'ai un avantage sur vous, je suis plus fort quand je suis seul. Je peux attendre.

TUTU - Dans les villes, l'homme de talent doit réussir. Dans les villes, l'homme de talent doit se faire entendre.

LAURENZ - Pas au prix de ce qu'il a à dire.

TUTU - Et qu'avez-vous à dire exactement ?

LAURENZ - Vous vous en mordrez les doigts, quand je serai célèbre. Dans nos métiers, ça arrive du jour au lendemain, ou pas du tout. Il se trouvera bien quelqu'un pour tout miser sur moi.

TUTU - Je qualifierais ça de mirage. Mais je me demande pourquoi vous êtes venu me voir, si vous refusez mon système ?

LAURENZ - Pour vous dire en face ce que je pense de vous. Vous étiez tellement impatient de vous approprier la conscience de vos contemporains, que vous avez fait de votre art un haut-parleur à scandales.

TUTU - Il faut apprendre à se servir de tous les moyens et ne se laisser contaminer par aucun. Du granit élastique.

LAURENZ - Vous croyez n'être contaminé par rien ? Votre lieu de travail ressemble à un salon de coiffure. C'est bourré de femmes.

TUTU - Les femmes sont utiles.

LAURENZ - Enrôlez qui vous voulez ! Vous avez sacrément peu de temps. Moi, j'ai du temps. Plus de temps qu'il n'y en a dans une vie.

TUTU - D'ici, ça ne se voit pas.

LAURENZ - Je n'en suis pas encore à recracher les suggestions d'un autre. Je viens de très loin.

TUTU - Devenez essentiel.

LAURENZ - L'espace temporel dans lequel nous nous opposons ne sera pas toujours aussi étriqué. Quand vous serez mort, on verra bien ce qui reste de nous deux, de vous ou de moi.

TUTU - Je ne me soustrairai pas à ce duel.

LAURENZ - Quand vos méthodes seront tombées comme des feuilles mortes et que vous vous promènerez dans votre linceul, on verra bien lequel de nous deux continuera son tic-tac parmi les

hommes. J'ai l'oreille très fine pour les montres de la terre, et je sens la puissance de leurs balanciers en moi.

TUTU - Vous êtes plus vieux que Dieu. J'ai déjà perdu trop de temps avec vous.

Laurenz sort.

TUTU - On ne peut rien faire pour cette femme.

WOLLANK (*revenant*) - Ça n'a pas marché ?

TUTU - Enfoncez-vous dans le cœur une rancune tenace contre cet homme. Inspirez profondément et gardez bien cet air chargé d'amertume dans vos poumons. Cet homme est impossible.

WOLLANK - Et qui avait raison ?

TUTU - Faites tournoyer votre fouet au-dessus de sa tête. Nous devons être plus combatif, puisque ces excentriques avec leurs messages intérieurs n'ont toujours pas disparu. Multipliez-vous comme des champignons sur les bureaux où se prennent les décisions. Les mailles de notre filet ne sont pas assez serrées, nous n'avons pas assez travaillé, vous n'avez pas su vous répandre comme la peste.

WOLLANK - Quand on veut, on trouve toujours à critiquer, je ne laisserai pas dénigrer mon boulot.

TUTU - Je ne vous ai pas fait descendre de votre vélo pour que vous ne preniez aucune initiative.

WOLLANK - Pour vous c'est facile, vous l'avez dans la tête, mais moi je dois le faire.

TUTU - Où est Kroll ?

LA SECRETAIRE - Kroll est parti depuis longtemps.

TUTU - Qu'est-ce qui vous prend de renvoyer Kroll, notre homme le plus prometteur ? J'exige de mes secrétaires qu'elles aient un minimum d'instinct.

LA SECRETAIRE - Oh !

TUTU (*à Wollank*) - Etablissez la liste des gens à qui nous allons vendre notre nouvel homme.

WOLLANK - Et pourquoi on n'y était pas arrivé avant ?

TUTU - Mister X faisait obstacle. Il n'a pas su saisir sa chance.

WOLLANK - Vous ne respectez rien. Vous ne le croirez pas, mais je ne veux plus vous suivre dans vos volte-face. (*Il va pour partir*).

TUTU - Notre discussion n'est pas terminée. Où allez-vous ?

WOLLANK - Vous ne le croirez pas, mais ça ne me plaît plus.

TUTU - Qu'est-ce que ça veut dire, ça ne vous plaît plus ? Qu'est-ce que c'est que ces sentiments personnels ?

WOLLANK - Ça me dégoûte. Auprès de vous, j'ai l'impression d'avoir du sable à la place de la moelle dans les os. Je ne sais plus où j'en suis. Je remonte sur mon vélo.

TUTU - Vous vous comportez bêtement je trouve. Vous venez enfin d'obtenir que je place ce Kroll, qui n'est pas encore prêt.

WOLLANK - Je me fous de Kroll, je ne veux plus être votre pantin.

TUTU - Qu'est-ce qui vous prend ?

WOLLANK - Allez vous chercher quelqu'un d'autre qui vous remonte le moral. Ça ne m'apporte rien. Je ne vois pas pourquoi je m'énerverai à votre place.

TUTU - Vous vous prenez sans doute pour un titan, là ?

WOLLANK - Peu importe comment vous voyez les choses.

TUTU - Mon vieux, ce que vous êtes susceptible. La susceptibilité fausse le regard.

WOLLANK - C'est fini, vous ne me tyrannisez plus, je vous rends mon tablier.

TUTU - C'est une mutinerie.

WOLLANK - Est-ce que vous vous rendez compte que, si vous ne faisiez pas désespérément jouer les misérables leviers que vous possédez, le public s'en foutrait de vous ?

TUTU - Vous n'êtes jamais qu'un prolétaire du guidon.

WOLLANK - Dieu merci.

TUTU - Vous mettez votre personne en avant, ça ne vaut rien.

WOLLANK - Je préfère encore faire mes tours de piste, comme ça je saurai au moins quel temps je mets. Occupez-vous de votre merdier

tout seul. Ma fiancée de fer, de toute façon, me regardait de travers.
(Il sort avec son vélo).

TUTU - Les cyclistes sont des ingrats.

LA SECRETAIRE - Ce n'est pas la première fois.

TUTU - C'est un symptôme. Il ne faut pas oublier qu'on ne nous aime pas.

FIN DE L'ACTE III

ACTE IV

Une rue. Laurenz et Gésine croisent un membre du Parti Nazi, légèrement ivre. Il est avec son amie.

L'AMIE - Bonsoir.

GESINE - Bonsoir.

LE NAZI - Tu n'es pas obligée de saluer.

L'AMIE - Oh, recommence pas, Gustave.

LE NAZI (*à Gésine*). - Vous en êtes, vous aussi. On a parlé de vous dans l'Observateur Populaire.

L'AMIE - Gustave, laisse la dame.

LAURENZ - Ne t'arrête pas.

Le membre du Parti Nazi leur barre la route.

LE NAZI - Je lis le bon journal, moi. Je m'y connais. Je sais qui je montre du doigt, moi.

L'AMIE - Laisse la dame. Tu ne peux pas là... en pleine rue. Tu ne peux pas.

LE NAZI - Ces femmes-là, je m'en occupe personnellement. Ce n'est pas pour rien que je suis au Parti. Vous avez été observés. Je vous observe depuis longtemps.

LAURENZ - Ne vous mêlez pas de ça. Cette dame est avec moi.

L'AMIE - Excusez-le.

LE NAZI - On va vous .nettoyer... tout ça. On va voir ce qu'on va voir.

LAURENZ - Restez tranquille, mon vieux, on est tranquille, nous aussi. Si vous avez un coup dans le nez, allez vous coucher.

LE NAZI - Je suis tranquille , je suis déjà au lit. Je suis sur le chemin de mon lit.

L'AMIE - Viens, Gustave.

LE NAZI - Vous ne devez pas vous intéresser à la dame. Ceux qui s'intéressent à elle, faudra les nettoyer.

L'AMIE - Mais Gustave, c'est le monsieur qui habite à côté de chez nous. C'est un Allemand. C'est toi qui mélanges tout.

LE NAZI - Si vous êtes avec la dame, c'est tragique.

LAURENZ - Ça me regarde. Allez, rentrez chez vous.

L'AMIE - Ne croyez pas qu'il a quelque chose contre vous parce qu'il vous adresse la parole. Il n'a jamais fait de mal à personne.

LAURENZ - Ça vaut mieux pour lui, parce qu'il n'en a pas le droit. Il y a des lois pour ça.

L'AMIE - Non sincèrement, il est inoffensif.

LE NAZI - On va changer tout ça. Bientôt, ils ne pourront plus rien faire contre nous.

L'AMIE - C'est seulement parce que la journée a été bonne, à cause des élections. On a encore plus de sièges. On ne s'en sort pas si mal. Il a juste un peu fait la fête.

LAURENZ - Je vois.

LE NAZI - On vous prouvera ce dont on est capables.

LAURENZ - Vous montez pas trop la tête. Chez vous aussi, on ne fait bouillir que de l'eau.

L'AMIE - Allez viens, Gustave.

LE NAZI - Tout ça est légal, messieurs, tout ça est parfaitement légal.

L'amie l'entraîne avec elle.

Une chambre, Laurenz et Gésine.

LAURENZ - Et maintenant tes fameux amis qui sont dans tous les coups, où sont-ils ? Partis ! Comme s'ils n'avaient jamais existé.

GESINE - Ils ont pris leurs jambes à leur cou.

LAURENZ - Et où est-il leur mystérieux pouvoir ? Où est ce cercle infranchissable qu'ils voulaient tracer autour de nous ? Terminé. Amen. Fini ! Ils sont tous finis ! Plus question de fourrer leur nez dans notre langue, la langue c'est plus eux qui la font.

GESINE - Arrête, c'est bien assez grave comme ça.

LAURENZ - Mais moi, je suis resté. Moi, ils ne peuvent plus rien me faire. Je peux continuer à creuser le grand trou qu'ils laissent derrière eux.

GESINE - Il faut d'abord que tu voies.

LAURENZ - Oui, ma chère, le vent a tourné. Cette fois-ci, c'est moi qui vais être porté. Mais on se demande qui va réussir maintenant.

GESINE - Les collègues écrivains poussent comme des champignons.

LAURENZ - Maintenant ils montrent leur vrai visage, on voit ce qu'ils ont toujours été. Moi ça ne m'arrivera jamais parce que je ne m'incline pas devant le pouvoir. C'est toujours ce qui m'a le mieux réussi, l'amour-propre. Il faudra bien qu'ils m'acceptent, il n'y a rien contre moi. Ils ne pourront rien me faire. Le problème, maintenant, c'est toi.

GESINE - On est en train de se noyer, il n'y a vraiment aucune issue ?

LAURENZ - La seule issue, c'est la fuite. Mais pour ça, il faut de l'argent.

GESINE - On est nombreux à ne pas en avoir. Je n'en ai pas. Sans toi, j'en aurais peut-être.

LAURENZ - Ne m'accuse pas tant que tu as encore besoin de moi. Et tu as besoin de moi. Sans moi tu es perdue, tu le sais.

GESINE - Les pauvres diables vont devoir rester ici.

LAURENZ - Il y a aussi des pauvres diables qui s'en vont. Mais ils ne vont pas loin. Ils arrivent juste à passer la frontière, de l'autre côté.

GESINE - Et de l'autre côté, c'est tout de suite la misère.

LAURENZ - Tes amis, eux, ont de l'argent. Je n'ai pas peur pour eux. Mais ils ne l'auront pas longtemps, parce qu'ils vont le dépenser. Et qu'ils n'en auront pas d'autre, parce qu'on les empêchera de travailler. Partout où ils iront, les bonnes places seront déjà prises par ceux qui y ont toujours été installés. C'est les autres qui font la loi.

GESINE - C'est affreux.

LAURENZ - Pas de ça... tu crois peut-être qu'ils savent écrire ? Ils n'ont même pas la langue pour. Ils sont largués. Et celui qui peut se saisir d'une petite chance, c'est à un autre qu'il la vole.

GESINE - Ça te fait plaisir.

LAURENZ - Ça ne me fait pas plaisir. Ils sont fichus. Je n'ai même pas besoin de les haïr. Ils m'ont mis en question et voilà la réponse, et je n'ai pas eu à lever le petit doigt.

GESINE - Tu es terrible.

LAURENZ - Je ne sais pas ce que tu me veux. Je ne vais pas les pleurer.

GESINE - Moi, ils m'ont aidée.

LAURENZ - Aujourd'hui, leur aide est dangereuse. Toi tu n'es pas partie. On peut s'en prendre à toi, et on le fera, si je ne me démène pas, si je ne cours pas pour toi.

GESINE - J'ai peur.

LAURENZ - Maintenant ça va être comme j'ai toujours voulu que ce soit. Tu dépends totalement de moi.

GESINE - C'est bien de ça que j'ai peur.

LAURENZ - J'ai tout juste pu empêcher qu'on s'en prenne à toi. N'oublie pas que je connais un ministre. Un homme avec qui je peux parler est devenu ministre chez eux. On veut bien te donner encore une chance. On te surveille un peu, on attend de voir. Seulement, il ne faut pas que tu te trompes.

GESINE - Et comment fait-on pour ne pas se tromper ?

LAURENZ - Ce n'est pas moi qui te le demande. Il faut que tu fasses attention. Sinon, je ne garantis rien. Tu es marquée ne serait-ce que par ta maison d'édition. Tes anciens amis sont de vraies casseroles pour toi. Tu n'es même pas n'importe qui. Tu es l'ennemie d'hier. Ne crois surtout pas que tu sois libre.

GESINE - Je ne me crois pas libre.

LAURENZ - Tu ne vis plus qu'à travers moi.

Quelques mois plus tard. Laurenz, Gésine.

LAURENZ - Ça fait six semaines que tu n'as rien gagné. Et pour la suite, tu vois ça comment ?

GESINE - Je ne suis plus une vache à lait, je n'ai plus d'éditeur.

LAURENZ - Tu ne vas pas le regretter, celui-là.

GESINE - La logeuse me regarde déjà de travers parce que je ne trouve plus de solutions. Elle n'en revient pas, elle n'aurait jamais cru ça de moi.

LAURENZ - Tu vois ce que c'est quand le vent a tourné ? Ce n'est plus comme avant. Maintenant, c'est toi qui es à la traîne. Et tout le monde t'oublie, quand c'est nous autres qui sommes mal vus.

GESINE - De toute façon, c'est toujours toi qui a eu le maximum.

LAURENZ - On se calme.

GESINE - Je m'en sortirais mieux sans toi. Tu ne m'as jamais rien laissé.

LAURENZ - Ce n'est pas ça qui nous nourrirait aujourd'hui. Ce qui est dépensé est dépensé.

GESINE - Les femmes ne sont pas comme ça.

LAURENZ - Tu ne dois pas te faire remarquer. Fais attention, on ne peut plus se le permettre. Ça ne me tombe pas tout rôti dans le bec. Il faut que tu te mettes à écrire pour les journaux.

GESINE - Personne ne veut de mes articles.

LAURENZ - Il faut que tu leur coures après, s'ils ne t'attendent pas. N'oublie pas que tu en as encore le droit, c'est moi qui ai gagné ce droit pour toi. Tu vois comme c'est bien, d'avoir un homme qui s'occupe de vous. Tu es toujours là. Et les rédacteurs ne sont pas aveugles.

GESINE - Ils ne veulent pas. Ils sont comme un mur. C'est partout pareil.

LAURENZ - C'est à moi que tu dois ta liberté de mouvement. Il faut faire quelque chose en échange.

GESINE - Mais quoi ? Je n'ai pas la tête à ça.

LAURENZ - Force-la, ta tête.

GESINE - J'ai peur. C'est comme un tourbillon qui vous entraîne. Je ne peux plus me retenir à rien. Tout disparaît. Je peux juste encore battre des bras avant d'être emportée. Mais je ne peux pas résister. On n'a même pas le droit de crier. Je ne comprends plus ce qui se passe. Comment écrire, dans ces cas-là ?

LAURENZ - Il le faut, il faut que tu y arrives. Tu ne peux pas gâcher cette chance. Pose-toi sur ton cul et écris. Fais des acrobaties dans ta tête.

GESINE - Si je fais des acrobaties dans ma tête, ça se remarquera tout de suite, ça ne donnera rien. On me renverra mon article. C'est plus fort que moi, ça ne va pas.

LAURENZ - Il faut que tu te forces à avoir les bonnes idées.

GESINE - C'est quoi une bonne idée, aujourd'hui ? Tu me rends malade.

LAURENZ - C'est le moment d'être dur avec toi. Il faut que tu franchisses cette montagne. Il doit bien y avoir un sentier, un petit sentier, il faut que tu le trouves. On attrape ce qui vous sauve, c'est humain. C'est une question de survie. Tu es douée, tu arrives toujours à produire quelque chose.

GESINE - Je suis complètement verrouillée. Tout en moi s'y oppose, tout m'en détourne.

LAURENZ - Tu ne te donnes pas assez de mal, c'est tout.

GESINE - Et toi tu essaies de m'entraîner dans quelque chose. Mais tu n'y arriveras pas. Parce je ne sais pas faire ce que tu me demandes.

LAURENZ - Et de quoi tu vivras ?

GESINE - A qui tu le prendras, surtout ? C'est ça que tu aimerais, tu veux que tout continue comme avant. Tu veux être un grand seigneur et moi, je dois te payer ta liberté individuelle.

LAURENZ - On ne me changera pas. Je viens de très loin.

GESINE - Mais toi tu veux que je change, que je m'adapte à tes besoins.

LAURENZ - La poésie, ça ne rapporte pas, ce n'est pas nouveau. Nom d'une pipe, il faut bien trouver de l'argent.

GESINE - Plus chez moi. Je suis désolée de te décevoir, je ne peux pas.

LAURENZ - Tu ne veux pas. Tu ne veux pas descendre de tes grands chevaux.

GESINE - Ça n'a aucun sens que j'aïlle courir les rédactions. Ote-toi ça de la tête, je ne connais pas les gens en place. Ils me refuseront tout. Et s'il restait un ancien rédacteur qui comprendrait ce que j'écris, il tremblerait pour son poste. Il devrait être prudent. Il ne se laisserait pas mettre en danger par moi. Tout le monde me bat froid. Je ne suis pas aveugle. La seule chose à faire, c'est de rester en dehors.

LAURENZ - Alors tu en tireras les conséquences.

GESINE - Tu voulais que ce soit comme ça... Hé bien voilà, ça y est. Tu disais que je devais rester dans ton ombre. Hé bien, ne te plains pas. A toi d'être en pleine lumière.

LAURENZ - Je n'ai pas bu pourtant.

GESINE - Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

LAURENZ - Je serai toujours un marginal. C'est ma loi. Je ne peux pas te porter. Il faut que tu gagnes ton argent toi-même. Si tu veux du pain, il faut que tu crées les conditions nécessaires pour avoir du pain. Comment, je ne sais pas. Je ne suis pas dans ta peau. Je ne vois pas la moindre possibilité pour toi.

GESINE - Parce qu'il n'y en a pas une qui ne me tue pas.

LAURENZ - Ne me demande pas ce que je ne peux pas donner. Tu dois savoir toi-même ce que tu as à faire.

GESINE - Quand on est au pied du mur, on est toujours tout seul.

LAURENZ - J'en ai fait assez. Et puis, on te voit encore partout. Je me demande, si ça ne me nuira pas. Je me demande, si je n'ai pas un dossier quelque part. Je ne te dois plus rien, compris, rien !

GESINE - J'ai déjà des dettes envers toi !

LAURENZ - Mais c'est toi qui as quelque chose à te faire pardonner. Sans moi, tu aurais déjà disparu dans un camp. Tu as intérêt à te mettre bien avec moi.

GESINE - Tu me menaces de nouveau !

LAURENZ - J'essaye de te faire comprendre ta situation. C'est toi qui nous as mise dans le pétrin. Avec moi, il n'y a aucun motif. Ils ne peuvent pas s'en prendre à moi... Fais ce qu'on te dit. Pose-toi sur ton cul et écris.

GESINE - Je ne peux pas.

LAURENZ - Je ne te chasse pas. Au contraire, je veux te retenir, mais ce n'est possible que si tu te remues, parce qu'il faut bien que l'argent vienne de quelque part. Pose-toi sur ton cul et écris.

GESINE - Tu veux vraiment ma mort intérieure ?

LAURENZ - Je ne veux rien du tout. Tu dois savoir ce que tu fais avec toi-même. Ce que tu fais avec nous deux. Sinon, tu auras tout loupé. Je ne peux pas t'aider. C'est plus fort.

GESINE - Je vois tout.

LAURENZ - Tu n'es pas obligée de rester, si tu ne le veux pas. Je ne t'oblige pas à faire ce que je ne fais pas moi-même. Et que je ne ferai jamais.

GESINE - Ça ne va plus, voilà tout.

LAURENZ - Ils ne m'auront pas . Je pourrai au moins me payer ce luxe. Je n'ai jamais fréquenté leur cercle, je ne vais pas sauter à pieds joints dedans. Je ne ferai pas comme mes collègues.

GESINE - Je ne te le demande pas.

LAURENZ - Je ne veux pas réussir chez ces gens-là. Je n'adhérerai jamais au Parti. Mais ça aura des conséquences. Je n'aurai pas grand-chose pour vivre. Je ne peux pas porter quelqu'un qui n'a rien.

GESINE - Je pars de moi-même. On n'a pas besoin de me chasser. Plus jamais je ne me laisserai dévorer.

Elle le quitte.